



NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY  
TRENT UNIVERSITY





CÉLÉBRITÉS



# RENÉE DES ORMES

*De la Société des Auteurs Canadiens*

# CÉLÉBRITÉS

« Il y a de grandes âmes dans l'humanité comme il y de grands arbres dans la forêt, de grandes cîmes sur l'horizon. »

Victor HUGO

LAURE CONAN

Lettre-Préface de l'honorable M. Thomas Chapais,  
de la Société Royale du Canada.

SON ÉMINENCE LE CARDINAL MERCIER

Lettre de M. l'abbé J. Mercier, neveu de l'illustre prélat.

LOUIS LE CARDONNEL

Lettre liminaire de M. le chanoine Hector Reynaud,  
Docteur Ès Lettres.

CHEZ L'AUTEUR,  
No 67, rue d'Artigny,  
Québec.

1925

E5009 .T87



A mes enfants,  
A la jeunesse studieuse de nos écoles,  
j'offre ces modestes pages.

Renée des Ormes.

308338



LAURE CONAN



# LETTRE-PRÉFACE

DE

*l'honorable M. Thomas Chapais, sénateur.*

*Madame,*

*Vous avez bien voulu me communiquer le manuscrit de votre étude biographique sur notre regrettée Laure Conan. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt. Et ce ne sont pas là simples paroles de courtoisie banale. Ces pages vont faire mieux connaître la très distinguée femme de lettres, et elles vont la faire aimer, la faire admirer davantage.*

*Vous nous apportez, sur la jeunesse, sur la formation, sur les débuts littéraires de Laure Conan, des détails généralement peu connus. Mademoiselle Angers n'aimait pas à parler d'elle-même, et elle était d'une réserve que ses amis étaient parfois tentés de trouver excessive. Pour ses admirateurs, votre étude comble vraiment une lacune, et je vous en remercie.*

*Le portrait que vous tracez d'elle est la fidélité même, je puis en rendre témoignage. Oui, j'y reconnais bien cette éminente amie, avec son élévation de pensée, sa noblesse de sentiments, sa sensibilité voilée, son humilité touchante, sa foi profonde, sa résignation admirable.*

*La physionomie attachante de cette femme de bien, qui fut en même temps l'un de nos écrivains les plus remarquables, revit dans votre notice. Laissez-moi vous en féliciter cordialement.*

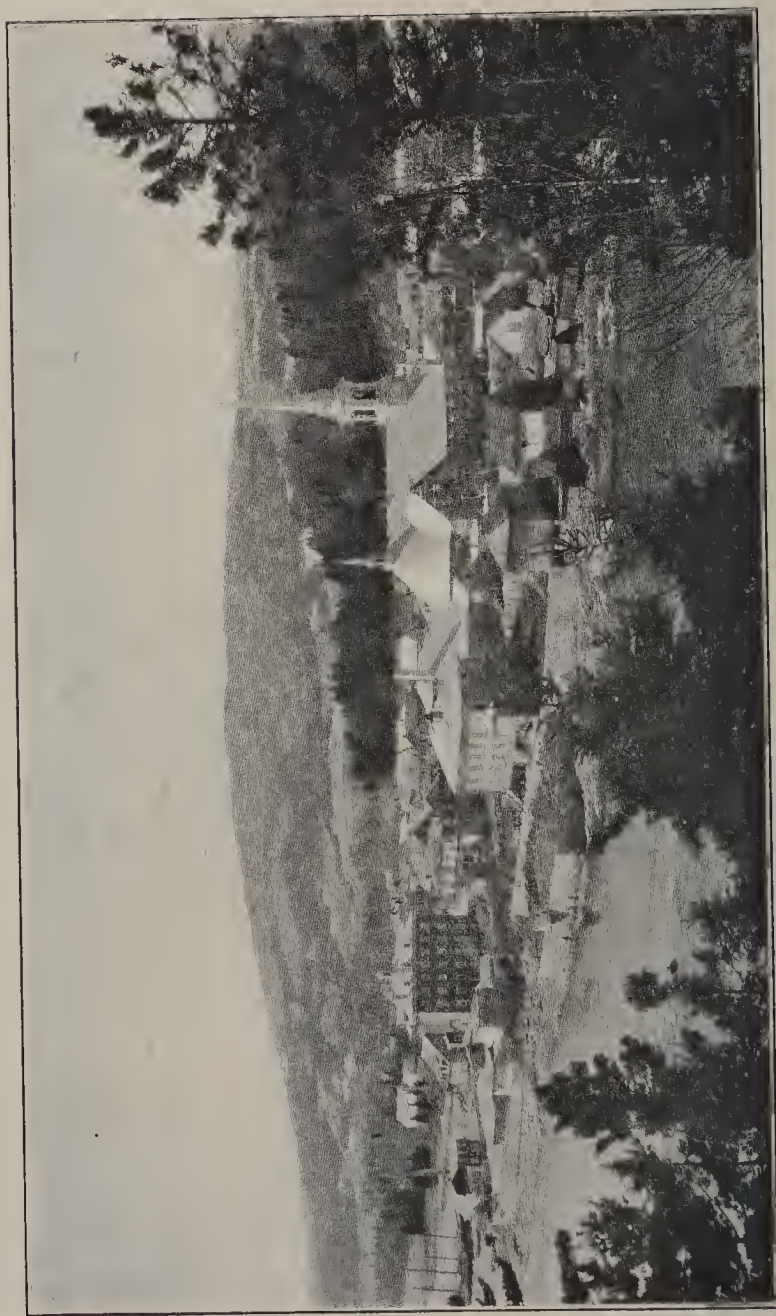
*Bien sincèrement à vous,*

Thomas CHAPPAIS.

Saint-Denis, 8 septembre 1926.

---





SAINT-ÉTIENNE DE LA MALBAIE.



## LAURE CONAN

Le 9 janvier 1845, Marie-Louise-Félicité Angers, mieux connue sous le pseudonyme *Laure Conan*, vint au monde dans une modeste villa de la Malbaie. Elle était la quatrième des six enfants d'Elie Angers et de Marie Perron.


L'enfance des femmes célèbres offre parfois des faits typiques, mais celle de la petite Félicité, si heureuse au milieu des siens, semble ne pas sortir de l'ordinaire. Dès l'âge le plus tendre, sa mère s'applique à inculquer dans son âme toute blanche les premières notions de la foi, et à diriger elle-même les progrès d'une intelligence remarquable. Excellente école, la meilleure de toutes, que celle d'une mère chrétienne s'attachant à développer les qualités solides plutôt que les dehors brillants ; aussi Félicité n'oubliera-t-elle jamais les leçons du foyer. Dans son cœur délicat et profond, toutes s'épanouissent en vertus et donnent cent pour un.

Elle commence ses études à l'école primaire de son village, et vers l'âge de treize ans, les poursuit chez les Ursulines de Québec.

Toujours avide d'instruction, la jeune pensionnaire se livre avec bonheur à l'étude qui, pour elle, ne fut toujours qu'une forme de la lecture. D'une mémoire heureuse, il lui suffit, pour bien savoir ses leçons, de les lire une ou deux fois. Au témoignage de l'une de ses compagnes d'alors, elle était en classe un modèle vivant d'application, à la chapelle, un ange de piété ; et à la salle de récréation, une timide quelque peu distante et qu'il fallait voir de près pour apprécier sa sensibilité fine et profonde, propre aux esprits supérieurs.

Au cours de sa deuxième année de pensionnat, le bon Père Lemoyne, pour récompenser ses succès de rédaction, lui donne un livre intitulé : *Les Heures sérieuses d'une jeune personne*, par Charles Sainte-Foi, lui recommandant de le lire par petites tranches et d'en tirer le meilleur profit possible. C'est ce qu'elle fait. Elle lit encore d'autres ouvrages du brillant moraliste et se prend d'estime et d'affectueuse vénération pour cet auteur devenu le personnage idéal de son ardente imagination. Trop jeune encore pour se conformer à la règle de vie qu'il préconise, elle s'en console en disant à ses bonnes Mères : « Lorsque je serai plus grande, je vivrai de cette vie frugale et réglée, si hautement louée par mon auteur de prédilection. »

Après ces années de pension, la jeune fille revient dans sa famille, qui s'éclaire au rayonnement de sa jeunesse sereine et joyeuse. Levée à six heures, elle se rend chaque matin à la messe par le sentier de la grève. Est-ce pour mieux contempler les paysages incomparables de sa petite patrie laurentienne ? C'est bien possible et tout naturel pour une âme poétique comme la sienne. En quelques traits, elle nous peint son église et les pittoresques beautés qui l'environnent :

« *Le siècle avait deux ans lorsqu'on a commencé à la construire. C'est jeune encore pour une église. Pourtant les  hirondelles l'affectionnent, car les nids s'y touchent et, en levant les yeux, on aperçoit toujours quelque jolie petite tête, qui s'avance curieusement au dehors. Elle est bâtie sur le fleuve, à l'embouchure de la rivière Malbaie. C'est un fort beau site. En face, la baie — cette charmante baie que l'on compare à celle de Naples, — à droite, des champs magnifiques, une hauteur richement boisée, où chantent les oiseaux et les brises d'été ; à gauche, la rivière, puis le Cap-à-l'Aigle, sauvage et gracieux, et en arrière, les montagnes vertes et bleues qui ferment l'horizon.* »

Elle aime les pèlerinages solitaires à la chapelle Harvieux, simple grotte de sept à huit pieds de

profondeur, taillée dans le roc. « Il y a bien longtemps, écrit-elle, un religieux français du nom de Harvieux y célébra la messe. Ce missionnaire descendait le fleuve en canot pour visiter les colons établis sur les côtes, et fut retenu là par une tempête. J'aime cette solitude sauvage, et qu'elle doit être grande et triste quand le vent gémit et que la mer se livre à ses formidables colères ! »

Mais cette contemplative qui, partout sait découvrir le beau, ne dédaigne pas l'action ; avec dignité, avec une certaine majesté qui lui est naturelle, elle accomplit les plus humbles tâches ; d'ailleurs, tous ses actes sont empreints de ce cachet distinctif. On la voit préparer un repas succulent avec le même soin qu'elle apportera plus tard à l'édition de ses livres. L'art culinaire n'est pas un vain mot pour cette idéaliste ; elle y excelle bien avant de s'adonner à l'art littéraire. Elle possède aussi un jardin qu'elle cultive avec tendresse et dont elle est si fière ! Une bonne fermière n'est pas plus heureuse que mademoiselle Angers devant ses petits pois verts, ses fraises rougissantes et ses pommes dorées... Les massifs qu'elle dispose avec un art infini, les plates-bandes multicolores où dominent les anémones, les pensées moirées, les tulipes et les

glaïeuls, entourent une tonnelle enlièrrée, située au cœur du jardin. Oh ! l'abri reposant que ce minuscule berceau découpant le ciel en losanges bleus ! Le toit, frêle clocher de verdure, sert de reposoir aux oiseaux qui s'y donnent rendez-vous... C'est dans cet asile de fraîcheur et de parfums qu'elle écoute leur chant musical; et le soir, à la faveur de l'ombre silencieuse, elle se recueille et commence son oraison littéraire. C'est là que la pionnière des lettres se retirait pour tracer dans son esprit les vagues linéaments des œuvres dont elle a enrichi la littérature canadienne.

Le parterre constellé de roses, attenant à sa maisonnette, excita, plus d'une fois, la convoitise des Américains en villégiature. Un jour, une voiture s'arrête devant sa porte; un monsieur et une dame en descendent pour demander le prix des roses.— "Elles ne sont pas à vendre", fut la réponse de mademoiselle Angers. Ils insistent, elle tient ferme... Les deux étrangers poursuivent un instant leur route, puis ils reviennent contempler cette richesse inaccessible... Devant la déception évidente de ces riches, l'aimable jardinière de la Rivière-Mailloux s'émeut de pitié et d'un geste large, leur fait l'aumône... d'une rose.

Pourtant ses fidèles n'ont pas oublié les gerbes parfumées qu'elle leur offrait si libéralement, pendant les vacances joyeuses de jadis. Cette nature concentrée, mais loyale et sans détours, avait peur des inconnus : de rares privilégiés ont eu l'avantage de l'approcher et de pouvoir apprécier la noblesse de son âme.

Comme toutes les femmes vraiment dignes de ce nom, elle aime les enfants, et dans cet amour, fait de tendresse et de respect, jamais elle ne se permet le tutoiement, pas même avec les bébés ; elle trouve un charme infini dans leurs gestes menus et s'extasie devant leur sourire. Avec quelle complaisance elle cite leurs reparties ! Cependant, ce cœur délicat ne saurait pardonner les cruautés de cet « âge sans pitié » : un jour, se rendant au village, elle aperçoit un groupe d'enfants maltraitant un écureuil. Indignée, elle arrache à ses bourreaux l'innocente victime, l'enveloppe dans son châle et l'apporte à la maison, où elle l'installe sur un lit de mousse, dans une petite cage. Pour ne pas l'effrayer, elle s'en approche, lui parle, la flatte. Malgré un frémissement de tout son être, « Friby » devient parfaitement apprivoisé. Elle s'amuse de ses gentilleses, surtout de son habileté à ouvrir lui-même la porte de sa cage pour recevoir les noix que lui présente sa libératrice. « Un

marguillier en charge n'ouvre pas mieux la porte du banc d'œuvre », écrit-elle, un jour, à l'une de ses amies.

Éloignée des centres intellectuels, si favorables à l'éclosion et au développement des talents, mademoiselle Angers lit, étudie et médite. Elle sait,— on le lui a dit —, qu'avant l'effort qui conduit au franc succès, bien d'autres efforts doivent passer inaperçus. N'importe ! à ses heures de loisirs, et elles sont nombreuses, le soir, à la campagne, elle prend contact avec les maîtres de la pensée française, toute la pléiade du grand siècle. Les psychologues, tout d'abord, ont ses préférences. La Bruyère la captive, Bossuet et Fénelon deviennent ses auteurs de chevet ; Châteaubriand, Sainte-Beuve et Louis Veuillot sont largement représentés dans sa bibliothèque. Sylvio Pellico lui laisse des impressions ineffaçables. Mais de tous les ouvrages de l'immortel captif, *Mes Prisons* est celui auquel elle revient sans cesse, parce que, dit-elle, ce livre admirable enseigne de tous les arts le plus difficile, comme le plus nécessaire, l'art de la souffrance.

A ses heures de verve, elle cite — de mémoire — des passages entiers de l'Écriture Sainte, des Pères de l'Église, surtout de saint Augustin, de saint Jérôme et de saint Jean Chrysostôme.



Son admiration pour notre historien national est connue. Que de louanges à l'adresse de l'infatigable travailleur que fut Garneau ! « C'est l'un de mes regrets de ne l'avoir jamais vu », écrit-elle un jour. « Mais j'ai beaucoup pensé à lui, à ses difficultés si grandes, à son éducation solitaire et, avec respect je verrais cette mansarde où, sans maîtres et presque sans livres, notre historien travaillait à sa formation. Oh ! qu'il a été courageux ! qu'il a été persévérant ! et combien de fois je me suis attendrie en songeant à cette faible lumière qui veillait si tard pour éclairer notre glorieux passé ! »

En lisant nos vieux textes historiques, elle grave en sa mémoire l'histoire des héros de la Nouvelle-France, et nous verrons plus tard avec quelle ardeur elle s'appliquera à les tirer de l'oubli. C'est ainsi qu'aux moments perdus pour bien d'autres, cette femme laborieuse atteint toute seule son plein développement. Dans sa chartreuse, au milieu de la nature accidentée qui borde le domaine paternel, elle égaie sa vie, et la tonifie au vent de mer saturé d'iode et de salin. Sur une plage envahie par les touristes, elle s'isole pour vivre sa bonne vie d'idéaliste et réaliser... dans ses livres, les voyages rêvés de ses vingt ans.



Son beau talent littéraire se révèle au public dans une nouvelle très émouvante, publiée, en septembre 1878, dans *la Revue de Montréal*, sous le titre : *Un amour vrai*. Ce court roman raconte l'histoire d'un Écossais anglican qui se convertit à la mort de sa fiancée. A-t-il deviné que cet ange terrestre, après avoir espéré en vain son abjuration a offert le sacrifice de sa vie pour lui mériter la foi ? Quoi qu'il en soit, à ce moment suprême, la vérité pénètre dans l'esprit du jeune homme. Instruit des mystères de notre religion, il en accepte les dogmes et la morale ; plus encore, il sacrifie ses espérances mondaines pour se vouer, dans un monastère, à une vie de prière et d'austérités.

Rien de plus impressionnant que ces pages si simples, limpides comme ces sources que rien n'a ternies et dont les ondes n'ont reflété que l'azur du ciel.

Un éditeur de Montréal se permit de mettre en volume cet article de *Revue*, en 1897, sous le titre : *Larmes d'Amour*. Inexpérimentée, Laure Conan avait oublié de réserver ses droits d'auteur. Généreusement, elle pardonna, mais toujours dans son cœur persista le regret de cette indélicatesse.

*Angéline de Montbrun*, son second roman, publié en 1882, dans *la Revue Canadienne* et mis en volume en 1884, n'est certainement pas, quant à

la forme, le plus parfait de ses ouvrages, mais il n'en demeure pas moins l'un des plus goûtés, par les sentiments qu'il exprime dans une langue souple, de bonne venue et d'une exquise fraîcheur. Certains lecteurs se demandent si les sentiments idyllisés ont été vécus ; d'autres, plus catégoriques, assurent que le héros mis en lumière a réellement existé et qu'il a tenu une place dans le cœur de la romancière. Lorsque ses amies tentent d'éclaircir la question, mademoiselle Angers se contente de sourire, et de sa voix profonde, nuancée de mystère, elle répond : « Charles de Montbrun, père d'Angéline, c'est Charles Sainte-Foi, mon auteur préféré, l'ami de ma jeunesse et de toujours. »

La première partie de ce roman renferme des lettres si joliment tournées qu'elles ont valu à l'auteur le titre charmant d'Eugénie de Guérin du Canada. La seconde se compose de cent cinquante feuilles de journal, toutes plus prenantes les unes que les autres. Ces pages sont frémissantes d'humanité ; on y sent palpiter une âme, et c'est sa pensée tout entière qu'elle nous livre en ces lignes exquises :

« Comme on reste enfant ! Depuis hier, je suis folle de regrets, folle de chagrin. Et pourquoi ? Parce que le vent a renversé le frêne sous lequel Maurice allait s'assoir avec ses livres. Cet endroit

de la côte, d'où l'on domine la mer, lui plaisait infiniment et le bruit des vagues l'enchantait. Il avait enlevé quelques pouces de l'écorce du frêne, et gravé sur le bois, entre nos initiales, ce vers de Dante :

L'amour impose à qui est aimé d'aimer en retour.

Amère dérision maintenant ! et pourtant ces mots gardaient pour moi un parfum du passé. La dernière fois que j'en approchai, une araignée filait sa toile sur les caractères que sa main a gravés, et cela me fit pleurer. Je crus voir l'indifférence hideuse travaillant au voile de l'oubli. J'enlevai la toile, mais qui relèvera l'arbre tombé, renversé dans toute sa force, dans toute sa sève ?

Le cœur se prend à tout, et je ne puis dire ce que j'éprouve en regardant la côte où je n'aperçois plus ce bel arbre, ce témoin du passé.»

Elle a la nostalgie du tendre et s'y réfugie comme en un *buen retiro* où sont enfouies les heures exquisés d'un passé que rien n'efface ; elle s'y berce dans une constante rêverie tout étoilée d'or sur fond de velours bleu d'azur... bleu de nuit. C'est la vie : espoir, amour, bonheur, tout passe, tout, excepté le souvenir et l'espoir chrétien. Il faut relire ces passages inspirés de son grand cœur fidèle :

« Oublier ! est-ce un bien ? Puis-je le désirer ?

Oublier les aspirations vers l'infini, la douceur bénie des larmes, les rêves délicieux de l'âme virginale, les premiers regards jetés sur l'avenir, ce lointain enchanté qu'illuminait l'amour.

Oublier les clartés d'en haut ; les rayons qui s'échappent de la tombe ; les voix qui viennent de la terre, quand ce qu'on aimait le plus y a disparu.

Oublier qu'on a été l'objet d'une incomparable tendresse ; qu'on a cru à l'immortalité de l'amour.

Oublier que l'enthousiasme a fait battre le cœur ; que l'âme s'est émue devant la beauté de la nature ; qu'elle s'est attendrie sur la fleur saisie par le froid, sur le nid où tombait la neige, sur le ruisseau qui coulait entre les arbres dépouillés.

Oublier ! laisser le passé refermer ses abîmes sur la meilleure partie de soi-même ! N'en rien garder ! N'en rien retenir ! Ceux qu'on a aimés, les voir disparaître de sa pensée comme de sa vie ! les sentir tomber en poudre dans son cœur !

Non, la consolation n'est pas là ! »

Mais la foi, toujours invoquée aux heures lourdes, va lui apporter son réconfort et sa lumière : peu à peu la résignation entrera dans son âme à la fois si ardente et si bien disciplinée,

et lui inspirera ces réflexions d'une profonde psychologie :

« Suis-je plus à plaindre que beaucoup d'autres ? Combien qui végètent sans sympathies, sans affections, sans souvenirs ! Parmi ceux-là il y en a qui auraient aimé avec ravissement, mais les circonstances leur ont été contraires. Il leur a fallu vivre avec des natures vulgaires, médiocres, également incapables d'inspirer et de ressentir un sentiment affectueux. Combien y en a-t-il qui aiment comme ils voudraient aimer et qui sont aimés comme ils voudraient l'être ? Infiniment peu. Moi, j'ai eu ce bonheur si rare, si grand ; j'ai vécu d'une vie idéale, intense. »

Quel solide bon sens encore dans cet entrefilet d'une dernière lettre à Maurice : « Croyez-moi, ce n'est pas avec un sentiment dont vous avez déjà éprouvé le néant, que vous rempliriez le vide de votre vie et de vos jours . . . »

Et ce cœur que Maurice n'a pas su garder, Angéline le fait taire et lui apprend à n'être plus qu'une flamme brûlant pour son Dieu et sa patrie. Désormais, sa paix reposera sur le roc inébranlable de la volonté divine, et pour toujours.

Il n'est pas exagéré de dire que ce roman, réédité bien des fois, a consacré la renommée de son auteur.

Dans sa brochurette : *Si les Canadiennes voulaient*, publiée en 1886. Laure Conan sollicite instamment le concours de l'élément féminin pour faire revivre le patriotisme et les vertus de nos aïeux. C'est l'œuvre d'une femme qui a aimé ardemment sa nationalité et son pays.

La lecture des Relations des Pères Jésuites va orienter le talent de la romancière vers les héros obscurs qu'en 1891, elle commence à ressusciter. Elle nous présente dans la vie du Père Charles Garnier, l'un des Martyrs que Rome a béatifiés en juin 1925, une œuvre de grande valeur historique. On sait que le 7 décembre 1649, ce religieux, alors qu'il donnait l'absolution à un Huron mourant, tomba sous la hache d'un Iroquois. L'ouvrage magnifique : *À l'Œuvre et à l'Épreuve*, est un vibrant hommage d'admiration pour les missionnaires de la Compagnie de Jésus qui, au prix des plus grands sacrifices et même de leur vie, ont évangélisé le Canada.

Quelles lignes consolantes dans cette lettre du Père Garnier à Gisèle Méliand, la future Gisèle de Jésus, carmélite !

« Chère Sœur, je vous souhaite l'esprit de prière. Quand vous l'aurez, vous ne songerez plus jamais aux pauvres joies de la terre, et votre âme portera le poids des tristesses et des regrets aussi

facilement que le Saint-Laurent porte le poids des feuilles mortes.»

A chaque page de ce livre unique, Laure Conan a répandu les richesses de sa vie intérieure, et c'est bien ce qui en constitue l'édifiante beauté. La France a honoré publiquement son talent en lui décernant les palmes académiques. Ce fut une grande joie pour les admirateurs de cette plume si bien taillée dont la Canadienne française a le droit d'être fière.

Au cours de l'année 1893, Laure Conan quitte sa campagne natale pour aller demeurer à St.-Hyacinthe, coquette petite ville aux grands ormes centenaires qui se mirent dans la calme surface de l'Yamaska, du moins dans la partie de la ville qu'affectionne l'écrivain, et où demeurent la plupart de ses amies. Vis-à-vis la partie industrielle et commerciale, cette paisible rivière change d'allure et se précipite impétueusement dans les turbines des fabriques. A cent pieds de la rivière s'élève le monastère du Précieux-Sang. Les religieuses ont affecté à l'usage des dames pensionnaires la maison de fondation de leur communauté, véritable relique de l'architecture canadienne, aux murs épais, aux plafonds bas, où tout semble inviter au recueillement et à la méditation. C'est dans cet asile de paix que mademoiselle Angers



élit domicile et se trouve tout-à-fait dans son élément ; elle vit un peu comme ses hôtes cloîtrées, rédige leur revue, lit, observe et se plaît à évoquer les visions héroïques de notre histoire. Peu communicative, elle écoute plus souvent qu'elle ne parle et répond plutôt brièvement aux conversations qui se croisent autour d'elle. Une fois, son laconisme fut cause d'une méprise assez compromettante et lui valut une heure d'humiliation profonde : un vieux célibataire, fils de bonne famille, mais de mœurs passablement libres, venait de mourir. Le dimanche qui suivit les funérailles, l'une des sœurs du défunt prie mademoiselle Angers de remettre à M. le Curé le prix d'une grand'messe pour le repos de l'âme de son frère. Mademoiselle Angers accepte le message et s'en acquitte fidèlement. Mais quelle n'est pas sa stupeur en entendant le brave curé annoncer, du haut de la chaire de vérité, qu'une messe, recommandée par Mademoiselle Félicité Angers, serait chantée pour le repos de l'âme de Fridolin M... La pauvre victime bondit, et après la messe, toute rouge encore d'indignation, elle disait : « Seul le respect dû au saint lieu m'a retenue. J'aurais crié : *Ce n'est pas vrai !* »

Comme tous les grands esprits, elle se préoccupe des graves questions de la mort, de l'immortalité



de l'âme. Un jour, allant rendre visite à une amie, elle s'arrête prier auprès du corps d'un jeune religieux exposé en chapelle ardente au couvent des Pères Dominicains. Frappée de son expression de sérénité, elle le regarde, le regarde longtemps, comme pour percer le mystère de sa béatitude. Au cours de sa visite de plus d'une heure, sans souci de l'étiquette, elle ne trouve qu'une question répétée à chaque visiteur : « Avez-vous vu le mort ? » Elle l'avait vu, elle, et de son âme émue, jaillit une page immortelle.

Quelques jours plus tard, au cours d'une conversation avec sa jeune amie de la « Villa des Anco-lies », elle lui confie les profondes impressions ressenties lors du déplacement du cimetière de son village natal, et ses regrets de ce que l'on ose ainsi troubler les morts dans leur dernier sommeil.

Les grands problèmes de la vie ne la laissent pas indifférente non plus. A la naissance d'une des filles de l'un de nos écrivains montréalais, Laure Conan visite la mère et elle insiste pour tenir l'enfant entre ses bras. L'élevant à la hauteur de sa figure, elle l'enveloppe d'un regard profond et lui dit : « Qu'êtes-vous venue faire dans la vie, pauvre petite ? Votre âme était donc bien altérée de souffrance ! Pourquoi n'êtes-vous pas restée dans le grand infini où les larmes sont inconnues ? »

Et se tournant vers le parrain de l'enfant : « Ce sera votre devoir, monsieur, de lui apprendre qu'on doit souffrir sans se plaindre. »

L'élégance et la mode ne la préoccupent pas plus à la ville qu'à la campagne. Modestement vêtue d'une robe sombre, unie, elle n'attache aucune importance aux détails de la toilette. « J'adore la jeunesse et la beauté » dit-elle souvent, mais elle ne manque pas d'ajouter : « Aimer une personne pour son extérieur, c'est aimer un livre pour sa reliure. » Et de fait, toute sa vie, la beauté morale, celle consacrée par la souffrance et la charité, reste l'unique ambition de cette femme de bien.

Dans les salons, elle aime à entendre causer, mais elle ne se mêle guère à la conversation ; jamais elle ne se met en vedette ; rarement elle parle de ses travaux littéraires.

Liée d'amitié avec les lettrés et les meilleures familles de St-Hyacinthe, sa patrie d'adoption, elle a aussi d'autres amis qu'elle visite souvent : ce sont les pauvres et les miséreux auxquels elle prodigue des secours matériels et du réconfort moral. Elle s'applique à leur faire comprendre la valeur du sacrifice et la beauté de la résignation. Jamais elle ne fait parade de ses bonnes œuvres ; volontiers elle s'associe à celles de ses amies, qui

gardent le souvenir impérissable de la délicatesse dont elle entourait « l'éminente dignité des pauvres ».

La plume féconde de notre distinguée romancière fit paraître dans *La Voix du Précieux-Sang* :

#### ANNÉE 1894

*De la Dévotion au Précieux-Sang dans les premiers temps de la Colonie.*

*Le voile de Plautilla.* (Un incident du martyre de saint Paul.)

*Le pont des Chapelets,* (historique du premier sanctuaire canadien dédié au Saint-Rosaire, Cap-de-la-Madeleine.)

#### ANNÉE 1895

*Une Fleur de Rome.*

*Dans les Prairies du Nord-Ouest.*

*Un Pénitent.*

*Notre-Dame du Bon-Conseil*

*Sainte-Anne de Beaupré*

*Ayons pitié des Pauvres.*

#### ANNÉE 1896

*Le Respect dû aux Pauvres,*

*Le Feu Nouveau*, légende touchante qui poétise  
l'évangélisation de l'Irlande, en 437, par saint  
Patrice.

*Notre-Dame de Liesse.* 

*Eloge de Jeanne Mance.*

*La Première Contemplative canadienne.*

*Les Débuts d'une Sainte.*

*Nostra Senora de Guadalupe.*

#### ANNÉE 1897

*La Prière du Pauvre* (légende.)

*Noces d'Or.*

*Le Pardon des Offenses.*

*La Clef du Ciel.*

*Le bonheur de lui ressembler.*

*L'abbé de Rancé.*

#### ANNÉE 1898

*Le premier Miracle du Scapulaire.*

*L'esclave des Nègres.*

*Le Fondateur de l'Ordre des Frères du bien mourir.*

*L'Arbre de Noël.*

*Ritza.*

*Le premier Sanctuaire de Marie en Occident.*

Son séjour à St.-Hyacinthe se prolonge jusqu'en 1898. Elle retourne ensuite à la Malbaie, près de son beau fleuve qui, en face de sa demeure, *se donne des airs d'océan*.

C'est là que, en 1900, dans la plus belle peut-être de ses œuvres, *L'Oublié*, elle fait revivre le grand guerrier de Ville-Marie. Lambert Closse, bras droit du fondateur de Montréal, fut un « oublié » jusqu'au jour où le sculpteur Hébert lui fit une place dans son monument de Maisonneuve, sur la Place d'Armes de Montréal. Laure Conan, à son tour, donne à ce brave des braves, une place d'honneur parmi les gloires nationales que graduellement sa ferveur patriotique tire des ombres du passé.

Le nom d'Élisabeth Moyen n'est pas fictif ; il appartient à l'histoire. Cette jeune fille dont les parents ont été massacrés, fut enlevée par les Sauvages, puis échangée contre un chef Iroquois, nommé La Plume. Mademoiselle Mance la prit sous sa protection et l'entoura de soin maternels, en attendant de confier le bonheur de l'orpheline au Major Closse, redevable de sa vie à la vaillante enfant qui l'avait sauvé du couteau de l'Iroquois.

Ce roman de chevalerie a valu à son auteur une fort agréable surprise de la part d'un écrivain français : Joseph, fils de madame Julie Lavergne,

enthousiasmé par la lecture de l'épopée que synthétise *L'Oublié*, la présenta lui-même à l'Académie Française où, d'emblée, l'ouvrage fut couronné. Cette consécration de son talent par le plus haut tribunal intellectuel du monde fut évidemment l'une des meilleures joies de l'écrivain; elle en reçut l'hommage avec complaisance. Qui oserait l'en blâmer? Ne fut-elle pas la première Canadienne à cueillir des lauriers sur le sol de cette France qu'elle aimait de toute sa belle âme ardente?

Quelque temps après l'heureuse nouvelle, un Français, en visite officielle au pays, se rendit présenter ses hommages à la romancière : « Laure Conan, c'est la France qui vous salue ! Les lauriers cu illis récemment chez nous sont immortels comme votre œuvre, et je vous en félicite sincèrement. » Mademoiselle Angers, muette d'émotion, ne put articuler qu'un simple merci, en lui tendant une main tremblante que l'officier baisa avec respect.

*Elisabeth Seton* fut encore l'une de ses dévotions littéraires. En 1903, elle écrit la biographie de cette femme illustre, épouse accomplie mère heureuse, veuve abandonnée par le fanatisme, désolée, ruinée, et qui, par un miracle de vaillance, devient la fondatrice de l'Institut des Filles de la

Charité, à Emmettsburg. Cette petite ville est située à cinquante milles de Baltimore. C'est là qu'en 1808, la veuve Seton avait ouvert une école, afin de pouvoir garder auprès d'elle ses cinq enfants orphelins. Malgré la pauvreté et les épreuves, ce grain de sénevé est devenu, dans un grand nombre de diocèses américains, un arbre puissant dont les rameaux abritent une infinité de misères physiques et morales.

Déjà, les évêques des États-Unis ont ouvert le procès d'informations en vue de l'introduction en cour de Rome de la cause de béatification de la vénérable fondatrice. Laure Conan, comme on le voit, n'a jamais aimé que les grandes âmes, celles qui s'élèvent constamment vers les hauteurs de l'idéal et du sacrifice, et nous lui savons gré de nous avoir fait connaître celle-là dans toute sa douloureuse beauté.

*Une Sainte ignorée* ouvre la série des *Physiologies de Saints* qu'elle nous fait admirer dans une brochure publiée le 14 mars 1913. Comme une infinité de saintes et de martyres des catacombes, le nom de la touchante dominicaine qu'elle glorifie n'est pas arrivé jusqu'à nous. D'où venait-elle? Quelle route l'avait conduite au cloître? On n'en sait rien ; seulement, nous dit Laure Conan sur



son monument, restauré en 1687 en Alsace, on lit l'inscription suivante :

« Dans ce tombeau, repose le corps d'une pieuse sœur dont le nom est inconnu. »

Elle évoque ensuite le souvenir d'un autre oublié : saint François Solano, franciscain espagnol, missionnaire dans l'Amérique du Sud. Ce religieux mourut deux ans après la fondation de Québec, à Lima, appelée alors la cité des Rois. Voici comment elle nous fait part de son admiration et surtout de son étonnement au sujet de ce grand méconnu : « Chose curieuse, inexplicable même, l'Apôtre de l'Amérique du Sud est chez nous à peu près inconnu. Dans toute l'étendue du Canada, il n'a pas un autel. Et pourtant, il est le saint par excellence du Nouveau-Monde. » (1)

Les cordons bleus ne sont pas oubliés dans les esquisses de Laure Conan ; ce doit être à leur intention qu'elle raconte, en des pages émues, la vie de leur patronne, sainte Zite. Au temps de saint Louis, cette humble fille vécut soixante ans dans un simple village des environs de Lucques. Toute sa vie, elle ne fut qu'une humble servante, mais une servante vertueuse et digne de figurer parmi les princesses du paradis.

---

(1) Dans Montréal-nord existe, depuis plusieurs années, une paroisse dédiée à ce saint.



D'autres saintes moins ignorées inspirent à l'écrivain des pages de la plus haute spiritualité. Qui n'aimerait à relire l'histoire de *sainte Catherine de Sienne*, dont le souvenir flotte encore dans l'air si doux de sa ville natale? Et celle de la patronne du Pérou, *sainte Rose de Lima*, limpide comme le cristal, belle comme la fleur dont elle porte le nom gracieux? Et combien d'autres vies non moins bienfaisantes et belles !

Après le congrès de Tempérance tenu à Québec en 1910, le grand mouvement anti-alcoolique organisé dans toute la province a inspiré à Laure Conan un touchant appel : *Aux Canadiennes*. Dans cet opuscule publié en 1913, elle demande aux mères de famille de se liguer contre le fléau de l'alcoolisme et des drogues calmantes, si néfastes à l'enfance. « Si en Norvège, nous affirme-t-elle, la lutte contre l'alcool a eu de si magnifiques résultats, on attribue ce succès prodigieux à l'ardeur avec laquelle les femmes s'y sont jetées. Ce que vous pouvez? Mesdames... mais vous pouvez tout... Si vous n'avez pas l'autorité, vous avez le charme, l'influence souveraine, irrésistible, et vos devoirs sont le fondement de la vie sociale comme de la vie humaine. »

Ces pages suggestives, éloquentes même, révèlent bien son âme d'apôtre et de patriote éclairée.

Elle désire avant tout la sobriété de ses compatriotes et le bonheur de son pays.

Les études historiques qu'elle s'est imposées jadis, pour écrire *L'Oublié*, l'ont mise en contact avec les grandes figures qui ont accompli l'œuvre civilisatrice de la Nouvelle-France. Elle écrit leurs biographies et, en 1917, les réunit sous le titre : *Silhouettes Canadiennes*. Dans une procession splendide, ces personnages illustres défilent sous les yeux du lecteur, éveillant dans son âme des fiertés légitimes et des résolutions généreuses ! Saluons au passage Louis Hébert, premier colon acadien et premier défricheur canadien. Le vœu formulé jadis par l'historienne est maintenant réalisé : sur la place même où mûrit la première moisson, un monument nous rappelle le geste auguste du semeur de blé et le courage de son épouse, Marie Rollet, entourée de ses enfants auxquels elle apprend à lire.

Inclinons-nous devant la Mère Saint-Joseph ursuline, qui apprit les langues huronnes et algonquines afin de gagner plus vite le cœur des sauvages, qu'elle voulait instruire et sauver.

Très admirables aussi, Jeanne Mance, auxiliaire de Maisonneuve et fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal, et l'immortelle Marguerite Bourgeois qui ouvrit à Ville-Marie la première école, berceau

de la Congrégation Notre-Dame, si florissante dans tout le pays.

Touchante personnification du dévouement patriotique, cette Jeanne le Ber, recluse de dix-huit ans, qui sacrifie tout : libertés, tendresses familiales, caressantes espérances, pour mener une vie de pénitence, afin d'obtenir, en ces temps si précaires, la protection divine sur la colonie !

La douce figure de la Mère Catherine-Marie-Aurélie du Précieux Sang, fondatrice du monastère où la romancière passa cinq années de sa vie, se dégage aussi en lumière sur fond d'héroïsme.

Les pages qui suivent sont à l'honneur de nos premières éducatrices, les Ursulines, ces gardiennes fidèles de nos traditions nationales. On lit avec émotion le compte-rendu des funérailles du grand vaincu des Plaines, qui dort son dernier sommeil dans leur petite chapelle. Oh ! notre histoire ! avec quelle puissance d'évocation elle la ressuscite. Comme elle voudrait en allumer la flamme sacrée dans tous les cœurs canadiens !

Les écoliers d'Ontario, auxquels elle dédie ce travail si bien documenté apprendront avec étonnement dans quelle pénurie de livres les religieuses se trouvaient, après la cession, aux jours sombres de 1760. L'importation des livres français étant alors prohibée, les pauvres Sœurs

se virent, au début d'une année scolaire, avec une seule grammaire pour tout l'externat : « On l'avait placée, nous dit l'écrivain, sur un pupitre, où un cadre de bois retenait la page ouverte ; chaque élève devait aller à tour de rôle apprendre la leçon du jour, et la maîtresse seule avait la permission de tourner les feuilles du livre respecté. »

Le dernier chapitre relate une entrevue de Champlain avec le premier seigneur de Beauport, son médecin, au Château St.-Louis, vers le commencement d'octobre 1635 : Champlain, frappé de paralysie, songeait à faire un testament olographe. Un beau matin, il essayait de tracer son nom, quand le docteur Robert Giffard arriva auprès de son illustre malade. Le médecin l'arrête : « Le temps est délicieux aujourd'hui ; mieux vaut causer au soleil. » Il enveloppa le malade d'un manteau de fourrure, lui mit un chapeau et le conduisit gaiement sur la Terrasse. « L'air était doux, sous le grand ciel pur, le Saint-Laurent resplendissait magnifique et tranquille, mais la forêt séculaire, encore proche, n'avait plus l'éclatante beauté de l'automne. Autour du fort et partout les feuilles sèches s'amoncelaient sur l'herbe flétrie. Champlain jeta un regard mélancolique sur le fleuve et les bois qui s'étendaient à l'infini. »

Cette tristesse du fondateur de notre vieille cité était sans doute causée par le pressentiment de sa fin prochaine, puisque le jour de Noël 1635, il entra dans l'immortalité et le premier deuil entra au Château.

Rien de plus captivant que ces silhouettes où l'héroïsme et la piété de nos ancêtres sont un sujet de perpétuelle admiration pour cette bénédictine des lettres et ceux qui lisent ses œuvres immortelles. Jamais nous ne connaissons assez les épisodes de ces temps épiques, où religieux et laïques rivalisaient de zèle pour triompher de la nature sauvage, païenne et barbare.

A propos de la gravure qui orne le frontispice des *Silhouettes*, l'auteur dit un jour à une religieuse : « J'ai donné la plaquette aux révérends Pères Franciscains, parce qu'ils sont fidèles conservateurs des choses du pays et que l'œuvre reproduite est d'un peintre canadien. » (1)

Son *Obscure Souffrance*, publiée en 1919, est une étude d'âme très approfondie, qu'elle nous offre sous la forme attachante d'un journal. Quelle fraîcheur, quelle souplesse d'expression et quelle délicatesse dans ces pages, reflets des rares qualités de son esprit et de son cœur :

---

(1) Chs. Huot.

« Malgré tout, j'aime ma vieille maison. Elle est basse comme les anciennes maisons canadiennes, mais tout en cèdre, sans une goutte de peinture. Je lui trouve du cachet.

On a été longtemps sans poêle, chez nous. Cette cheminée si large remonte à près de deux cents ans. Entre ces pierres solides, des milliers d'arbres sont devenus cendre. Que ces belles flammes ont éclairé de labeurs, de deuils, de souffrances et aussi de sourires, d'humbles et saines joies ! J'aimerais savoir à quoi songeaient mes ancêtres, quand ils se reposaient à ce foyer.

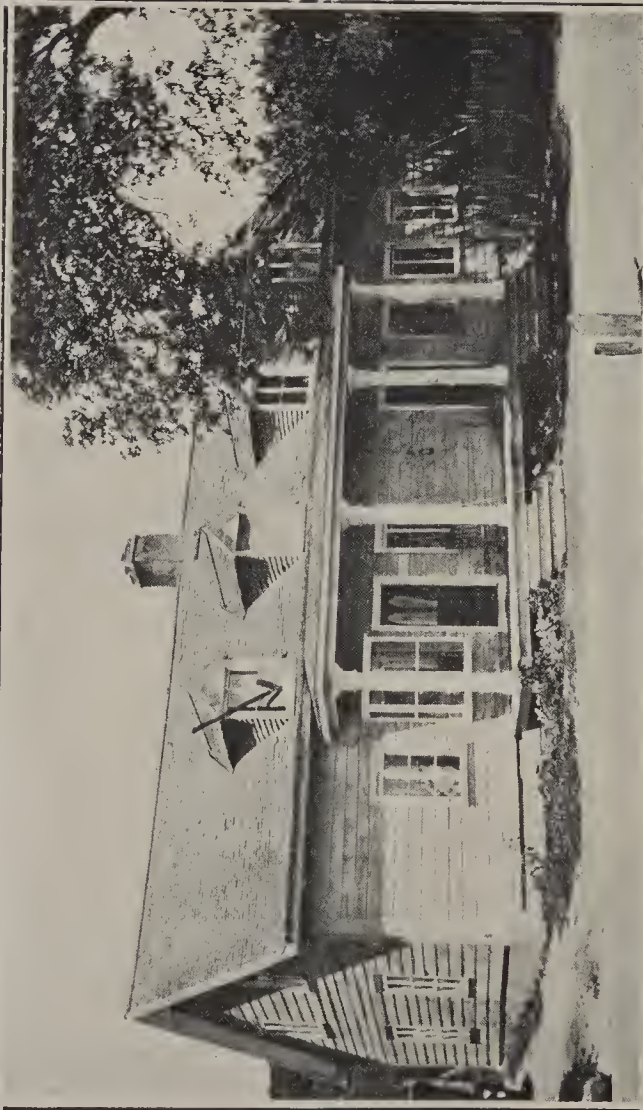
17 août

Agréable soirée chez madame R..., et j'ai pu y aller, ce qui est rare... Il y a quelques années, je m'y serais, je crois, franchement amusée. Maintenant, j'en suis incapable. Dans un salon, je me trouve dépaysée. Je sens que je n'ai pas la mentalité des autres. L'habitude du repliement sur soi-même prépare mal aux conversations légères. Je l'ai bien éprouvé. Et ce n'est pas sans quelque dépit que je songe après coup à ce que j'aurais pu dire d'aimable et de piquant.





Maison de Mademoiselle Félicité Angers à St-Étienne de la Malbaie.  
La flèche indique la chambre où la romancière écrivit la plupart de ses livres.



*J'aime ma vieille maison.  
Elle est basse comme les  
anciennes maisons canadiennes,  
mais tout en cèdre,  
sans une goutte de peinture.*

*Shirley Corson*



21 septembre.

Je n'attends rien de l'avenir. Mais la jeunesse ne se supprime qu'imparfaitement, et la sensibilité concentrée et dormante a d'étranges réveils.

Ce besoin qu'ont tous les êtres de se reprendre au bonheur vit encore en mon âme comme un espoir. Mais quand je pourrais remplir mon existence des plus fabuleux enchantements, quand les plus beaux rêves jamais conçus par une créature mortelle se changeraient pour moi en réalité, je sais que ce bonheur ne me suffirait pas, que je m'en lasserais, que je garderais en moi un abîme d'avidité. Je le sais, je le sens, et la seule pensée d'une joie vive me séduit. Je me perds dans je ne sais quoi d'enchanté. Oh ! l'éternelle folie humaine !

29 octobre.

Comme la vie s'adoucirait si l'on restait toujours dans le vrai, si l'on voulait comprendre qu'on n'est pas sur la terre pour y demeurer, pour y être heureux ! »

A côté de ces pages intimes, il y a, croyons-nous, des tableaux agrestes qui ont la grâce, la fraîcheur de l'aquarelle et des pastels légers. Celui-ci n'est-il pas ravissant ?

« Oui, la verdure est belle et enfin voici le printemps sérieusement à l'œuvre. On sent circuler la vie fraîche, puissante, exhubérante. En levant les branches d'épinettes posées sur le parterre l'automne dernier, j'ai trouvé des pensées épanouies. Le cœur m'a battu de plaisir. Comment ont-elles fleuri dans la froidure, sans soleil ? . . . où ont-elles pris leur velours brun-doré et leur parfum . . . ? Mystère charmant ! Vie et jeunesse de la vieille terre maternelle ! »

Et ailleurs : « Je suis avec charme le travail du printemps. Qu'est-ce que la sève ? Merveilleuse ouvrière, celle-là. Si invisible et silencieuse, mais si vive, si active ! Elle a déjà paré la terre, ressuscité les arbres. Les branches dépouillées se chargent de bourgeons, les peupliers, les aulnes, les pommiers sont en fleurs. O vie cachée ! »

En mêlant ainsi son âme vibrante à l'âme des choses, elle manifeste bien l'exquise sensibilité du Poverello d'Assise, le plus saint des poètes et le plus poète des saints.

La seconde nouvelle du même livre, *La vaine Foi*, est encore une étude d'âme, d'une lecture impressionnante et d'une méditation bienfaisante. Cette analyse démontre l'absolue nécessité de conformer sa vie à sa religion. Écoutez bien ce que dit la

jeune catholique au protestant qui l'aime et désire l'épouser :

« Faut-il vous assurer que je ne vous oublierai jamais ? Je songe parfois à notre entretien dans l'allée des pins, à ce que vous m'avez dit de votre état d'âme et je vous plains tant. Le vrai malheur, c'est de ne pas savoir pourquoi on naît, pourquoi on souffre, pourquoi on passe. En me disant que j'étais catholique de nom, vous avez réveillé ma conscience. Soyez béni : je vous dois d'avoir compris qu'il faut mettre sa vie d'accord avec sa foi. »

Dans le même recueil, on trouve deux contes : *La Couronne de Larmes*, *Le Premier arbre de Noël*, et une relation des plus émouvantes sur les débuts des Missionnaires Oblats dans les régions de l'Extrême-Nord. Qui ne connaît le dévouement sans bornes des Pères Turquetil et Leblanc, partis de Montréal le 23 juillet 1912, pour aller à Chesterfield Inlet, évangéliser les Esquimaux ? Dans ce récit qui émeut jusqu'aux incroyants, Laure Conan met en relief le dévouement de ces infatigables apôtres, de ces missionnaires perdus dans des contrées où le froid s'élève jusqu'à cinquante degrés durant l'hiver, un hiver de six mois ! Elle nous promène à travers ces régions de brumes, de glaces, d'ouragans, où les <sup>Es-</sup>habitants

disséminés sur une étendue de huit à neuf cents milles ne connaissant rien de Dieu, de l'âme, de la civilisation. Il faut lire les détails de la première messe célébrée en cette mission, deux mois après le départ des religieux de Montréal, pour constater que le Christ revêt encore de sa force les apôtres de l'Évangile :

« Deux barils de biscuits servent de support à l'autel improvisé ; quelques planches ambouvetées en forment la table, deux petits barils de clous en forment les gradins, une boîte vide, recouverte de soie rouge et or, remplace le tabernacle ; de grandes couvertures rouges sont drapées au-dessus de l'autel improvisé. Cette chapelle est si petite, que les assistants, l'harmonium et le servant de messe sont en dehors. »

L'œuvre déjà considérable de cette femme éminente s'enrichit de plusieurs articles de journaux et revues, dont voici les plus remarquables : une biographie de madame Antoine Legras (Louise de Marillac) fondatrice de l'Ordre des Filles de la Charité, en France, béatifiée le 9 mai 1920 ; une étude sur madame Julie Lavergne, qu'elle admire parce qu'elle a l'âme *vieille France*, publiée dans *le Journal de Montréal*, le 14 août 1901, et dans *le Journal de Françoise*, une légende

intitulée : *Les Filles du Roi Lear* ; et un autre article : *L'Ordre des Défricheurs*.

Dans les lointains profonds, elle a vu passer la calme figure du premier seigneur de la Malbaie, Philippe Gaultier de Comporté, et elle en a fixé les traits saillants dans une plaquette publiée à *l'Action Catholique*.

En 1920, voulant populariser les héros de Ville-Marie, Laure Conan quitte sa campagne natale pour la ville de Montréal. C'est dans sa paisible retraite de Notre-Dame de Lourdes qu'elle écrit une pièce dramatique intitulée : *Aux jours de Maisonneuve*. Elle confie ensuite à des amateurs le soin d'interpréter, au Monument National, ce drame historique.

L'année suivante, la Société des Auteurs Canadiens invite le public montréalais à venir entendre les prosateurs dans une soirée où les principaux écrivains doivent lire une page ou deux de leurs œuvres. A cette occasion, le président de la section française se fait un devoir d'inviter Laure Conan à prendre une part active à cette fête littéraire. Rien, pas même le couronnement de l'Académie française, ne peut triompher de sa timidité naturelle et de son admirable modestie : « Si vous insistez davantage dit-elle, je ferai placer ma tombe dans la coulisse, car,

jamais je ne pourrais survivre à la pensée d'affronter ainsi le public.»

Animée de semblables dispositions, le théâtre ne peut la retenir longtemps ; tout naturellement, elle revient au roman, où sa plume excelle. Dans sa pensée toujours en activité, elle élabore le plan d'un ouvrage qui poétisera notre survivance nationale. Longuement elle y songe, elle le mûrit, et finalement, ce poème en prose dont elle rêve devient son oraison littéraire : « Mon travail ainsi préparé mentalement est bien moins pénible », avoue-t-elle avec un bon sourire, à l'ami auquel elle confie son projet. Il l'approuve, l'encourage, lui suggère même de présenter cette œuvre au concours du prix David.

Malgré son âge avancé, malgré ses infirmités naissantes, elle commence quand même son hymne à la patrie canadienne, avec une parole de Garneau comme épigraphe : « Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes ! » Et chapitre par chapitre, le récit se développe, la trame du roman se tisse, les personnages se dessinent, l'intérêt s'intensifie.

Mais un accident prive le romancière de sa main droite et l'oblige à suspendre ce travail où elle a mis tout son cœur de femme et toute son ardeur de patriote. Le roman ébauché demeure

sur le métier jusqu'au 1er octobre 1923, jour de son arrivée à la Villa Notre-Dame des Bois, résidence des dames pensionnaires du couvent de Sillery. Elle se retire dans cette riante solitude, au milieu d'une nature champêtre, tout imprégnée encore du souvenir des temps héroïques de la Nouvelle-France.

Dès son arrivée, elle se rend à la chapelle et se prosterne en adoration devant le tabernacle. Quelques minutes, et elle sort, s'informe de l'heure de la messe et des exercices du mois du rosaire : « Je ne veux rien perdre, dit-elle, de ces richesses précieuses. »

Trois fois par jour, en remontant de la salle à manger, elle fait les cent pas sur la galerie, et quand il pleut, dans le long corridor de l'étage qu'elle occupe. Ensuite, dans sa chambre N° 29, elle s'absorbe en son travail. « Travail âpre, dit-elle, auquel je me livre maintenant, bien plus par besoin que par inclination. D'ailleurs, toute ma vie, j'ai dû lutter contre la paresse. » Et pourtant, toute sa vie, cette ouvrière de la pensée n'a-t-elle pas travaillé à enrichir notre littérature nationale d'œuvres délicieuses ?

Vers la fin de l'automne 1924, elle reçoit une lettre d'un écrivain français, sollicitant pour une collection destinée à la publication, sa devise et



son autographe. « Manière facile de former un ouvrage volumineux et lucratif », dit-elle, les lèvres pincées dans un petit sourire moqueur. Ma devise ? La belle demande ! Si je répondais, je dirais que je n'ai jamais pris de devise, mais que j'en ai vécu une : endurer ! En effet, j'ai enduré, beaucoup enduré, même la faim ; jamais je n'ai rien pris entre les repas. C'est ma frugalité, je crois, qui m'a valu d'atteindre mon grand âge, sans avoir connu la maladie. »

Dans l'après-midi de Noël, une religieuse lui offre des chocolats et du raisin : « Je vous remercie, dit-elle, je me pique de sobriété. » Puis, lui offrant un siège, elle lui dit : « Si vous voulez me faire plaisir, relisez-moi cette belle missive ; je voudrais l'entendre toujours. » Et la religieuse tira de son carnet une lettre datée de Rome, toute fraîche encore et qui lui venait d'un religieux éminent :

« C'est une chose très douce pour nous de savoir que nos vœux sont des prières. J'ai demandé au cœur du bon Maître d'achever en vous son œuvre de vie, pour que vous ne viviez plus que pour Lui.

Notre condition terrestre peut souvent nous paraître étrange ; nous sommes toujours en quête du définitif et de fait, nous nous trouvons toujours dans le provisoire et l'évolution.



Après une retraite fervente, nous nous disons : « C'en est fait, j'appartiens à Jésus sans retour » ; et puis, nous nous apercevons que tout est à recommencer ; nos passions ne sont pas plus mortes que le monde qui nous entoure ; au lieu d'une victoire définitive, nous nous trouvons en face ou bien d'une lutte sans cesse renouvelée, ou d'une défaite.

Beaucoup d'âmes ont l'illusion du définitif très tenace et quand de trop nombreuses expériences leur ont montré que cette illusion est vaine, elles se laissent aller au découragement qui mène souvent à la tiédeur définitive. Il faut donc nous mettre bien en face de la réalité telle que le bon Dieu l'a faite ; cette réalité est que toute notre vie n'est qu'une lutte constante ; quand l'âme se repose, c'est dans la tiédeur ou la défaite ; elle aura l'éternité pour se reposer dans la victoire. Donc, la réalité, c'est le combat et l'effort.

Quand on l'a compris sérieusement et profondément, alors vient le courage, la prière, la confiance ; ce sont là de précieuses alliances que l'on contracte avec Jésus et Marie ; avec de parcs alliés, on n'est battu que si on le veut bien.

Une année doit être composée de trois cent soixante-cinq recommencements ; en effet, il faut recommencer chaque jour à vivre uniquement pour Dieu, comme si l'on n'avait rien fait le jour

précédent, mais sans crainte, et avec une entière confiance.»

« Cette lettre devrait être imprimée », dit Laure Conan. « Que de bien elle ferait aux âmes ! A mon tour, je vais vous dire quelques strophes de la petite Thérèse d'Alençon, sœur de la grande Thérèse d'Avila. » Et sa voix sonore, un peu rude d'ordinaire, prend une douceur de cantique pour réciter de mémoire :

#### MON CHANT D'AUJOURD'HUI

Ma vie est un instant, une heure passagère  
Ma vie est un moment qui m'échappe et qui fuit;  
Tu le sais, ô mon Dieu, pour t'aimer sur la terre,  
Je n'ai rien qu'aujourd'hui !

Oh ! je t'aime, Jésus ! . . . vers toi mon âme aspire . . .  
Pour un jour seulement reste mon doux appui !  
Viens régner en mon cœur, donne-moi ton sourire  
Rien que pour aujourd'hui !

Que m'importe, Seigneur, si l'avenir est sombre !  
Te prier pour demain, oh ! non, je ne le puis . . .  
Conserve mon cœur pur, couvre-moi de ton ombre  
Rien que pour aujourd'hui !

Si je songe à demain, je crains mon inconstance,  
Je sens naître en mon cœur la tristesse et l'ennui,  
Mais je veux bien, mon Dieu, l'épreuve, la souffrance  
Rien que pour aujourd'hui !

Je vais te voir bientôt sur la rive éternelle,  
O Pilote Divin, dont la main me conduit;  
Sur les flots orageux guide en paix ma nacelle  
Rien que pour aujourd'hui !

Ah ! laisse-moi, Seigneur, me cacher en ta Face,  
Là je n'entendrai plus du monde le vain bruit,  
Donne-moi ton amour, conserve-moi ta grâce  
Rien que pour aujourd'hui !

\*

\* \*

Je volerai bientôt pour dire tes louanges,  
Quand le jour sans couchant sur mon âme aura lui ;  
Alors je chanterai sur la lyre des anges  
L'éternel aujourd'hui !

Sainte THÉRÈSE D'ALENÇON.

Comme elle l'aime, la petite Sœur de Lisieux !  
Sans s'en douter peut-être, tous les jours elle met  
en pratique la maxime énergique de la jeune  
sainte : « Il faut aller jusqu'au bout de ses forces  
avant de se plaindre. »

Son esprit de mortification est admirable : elle  
observe, tout le long de son dernier carême, un  
jeûne sévère. Malgré son grand âge et le mal qui  
s'accroît et va l'emporter bientôt, elle continue  
d'entendre chaque jour la messe à genoux.

A Pâques, on lui sert au dîner un verre d'eau  
d'érable — de sève immortelle — par allusion à

son ouvrage en préparation. Contrairement à son habitude, elle s'en fait servir deux fois. Tout le temps de sa maladie, elle rappelle cet incident, disant n'avoir jamais goûté de boisson plus délicieuse. Sa grande souffrance lui vient du mauvais goût qu'elle trouve à l'eau. La chère malade ne peut s'y habituer. On lui en apporte de Belvédère, de Ste-Anne, mais elle soupire toujours : « Ce n'est pas l'eau de la Malbaie. »

Quelques jours plus tard un prélat distingué va visiter la malade et lui dit en la quittant : « Lorsque vous serez au ciel, j'espère que vous prierez pour votre patrie, que vous avec tant aimée, et pour vos compatriotes, qui en ont tant besoin.— « Oui, Monseigneur... en femme qui se souviendra d'avoir vécu sur la terre. » Et son regard lumineux, énergique, plonge dans les lointains ; on devine que toute sa vie se lève, déferlant en ondes adoucies, mais douloureuses encore, mille réminiscences d'un passé de sacrifice et d'immolations.

Laure Conan ne se soucie guère de la renommée. « Mot futile, chose vaine, dit-elle, sur un ton de pitié. » Un jour de mai 1924, une dame pensionnaire entrant dans sa chambre, un journal à la main, s'écrie, sur un ton triomphal : « Un bel article sur votre ouvrage réédité ! » La malade demeure impassible. « Comment, cela ne vous

fait pas plaisir que l'on parle en bien de votre *Obscure Souffrance* ? » — « Pour la réclame, oui ; pour moi-même, ça m'est bien égal. » Et elle refuse même de jeter un coup d'œil dans le journal.

Bientôt la maladie prend un caractère menaçant, grave ; le médecin la diagnostique facilement, ordonne des remèdes énergiques et des soins attentifs. La grande malade se soumet avec une docilité d'enfant à tout ce qu'on exige. Parfois cependant elle soupire : « Je n'ai pas été sage ; j'aurais dû obéir quand vous commandiez le repos et les soins. » Alors il faut la rassurer, lui redire que le bon Dieu tient le fil des événements, que cette maladie entre bien dans l'ordre de sa providence toute paternelle ; on lui fait entendre aussi des paroles de consolation et d'espérance. Elle écoute, les yeux au ciel, grave, un peu triste mais rassérénée. « Le bon Dieu le veut ! » Ces mots produisent un effet magique sur cette âme généreuse, forte, taillée à la mesure divine du crucifix. D'une voix lente, profonde, elle répète parfois : « Si l'on savait tout ce que le bon Dieu sait, on voudrait tout ce qu'Il veut. »

Après une journée de grandes souffrances physiques et morales, elle s'écrie : « Comment vais-je mourir ? — Les personnes comme vous meurent tranquilles, lui répond la sœur infirmière — Je

suis triste et bien mal en mon âme.— Vous avez la tristesse des amis du bon Dieu.— Oh ! les amis du bon Dieu ne sont-ils pas toujours dans la joie ? » . . .

Malgré ses grandes souffrances, elle a cependant le rare courage d'écrire, dans son lit, le dernier chapitre de son ouvrage *La Sève Immortelle*. C'est le mardi 20 mai 1924, à onze heures du matin, qu'elle met le point final à sa belle œuvre dont le titre à lui seul, est tout un symbole et l'ensemble, le digne couronnement d'une belle carrière. La voix qui célèbre ainsi la fidélité au plus pur idéal canadien ne peut manquer de frapper bien des oreilles et surtout de réchauffer les patriotismes. Aussi, *La Sève Immortelle* reçoit l'accueil le plus sympathique de la part de nos meilleurs écrivains et leur inspire des pages émues et fort élogieuses. Jamais, croyons-nous, femme de lettres n'a reçu tant de louanges, et des louanges tombées de si haut. Que l'on nous permette de citer une juste appréciation de son *chant du Cygne*, par Henri d'Arles :

« Dans l'Avant-Propos qu'il a écrit, M. Thomas Chapais dit : « Ce livre, le dernier, est peut-être le plus beau que nous ait légué Laure Conan. » Il faut souscrire à ce jugement, l'accentuer même, en enlever le « peut-être », et dire hardiment

« le plus beau », et d'un grand bout. Le plus beau, par l'ampleur de la conception, l'importance de l'enjeu mis en cause, — notre survivance nationale — le dévouement presque sacerdotal avec lequel Jean le Gardeur de Tilly sacrifie son amour pour Thérèse d'Autrée, renonce à toutes les promesses de la fortune, à tous les avantages d'une situation privilégiée en France, pour se consacrer ici, dans la pauvreté, parmi les deuils et les humiliations d'une patrie conquise, à la mission salvatrice : conserver sur les bords du St-Laurent l'antique sève française, la renouveler, la rendre plus généreuse. C'est un très haut problème qui est étudié dans ce roman, profondément historique. Peu importe que les personnages du roman aient existé ou non. La question n'est pas là. Ce qui est vrai, historiquement prouvé, c'est qu'il y a eu des Français, particulièrement dans la classe des officiers qui n'ont pensé qu'à une chose, après le désastre final, que dis-je ? après une victoire sans lendemain, — la bataille de Sainte-Foy, — s'en retourner en France ainsi que font les d'Autrée. Ce qui est non moins sûr, et si beau, c'est qu'il y a eu des familles, comme celle des de Tilly, déjà enracinées au sol, à qui le départ du pays eût semblé une désertion, une trahison envers les ancêtres qui ont voulu espérer contre toute espé-



rance, et reprendre, dans des conditions absolument paradoxales, l'œuvre, apparemment finie, de la Nouvelle-France. Se sont-elles trompées dans leurs calculs? Leur dévouement fut-il dépensé en pure perte? Ceci se passait dans des temps moins anciens que ceux dont parle le poète. Mais deux siècles écoulés, cela compte tout de même dans la vie d'un peuple. Deux siècles, c'est bien assez pour justifier les Le Gardeur de Tilly d'avoir eu foi en notre sève immortelle. Tous les personnages de ce roman sont d'une grande vérité humaine, même les d'Autrée, même le lieutenant Leycraft. C'est le petit nombre qui se hausse jusqu'à l'héroïsme. N'en est-il pas ainsi dans la vie réelle? Il n'est pas indifférent de savoir que notre existence comme peuple est le fruit de cet héroïsme.

Laure Conan est de la race des écrivains qui entraînent. Son dernier ouvrage est un cri de confiance en la pérennité de notre vie nationale. A ce titre seul, il mérite le suffrage de tous les gens de cœur.»

Maintenant, détachons une jolie page du chapitre où cette lettrée de premier ordre évoque le souvenir de Montcalm ; rien ne fera comprendre plus directement la pensée de l'auteur :



— Dites-moi, Le Gardeur, pensez-vous quelquefois aux funérailles de monsieur de Montcalm ?

— Pouvez-vous me le demander ; mais c'est ineffaçable... Ce maigre convoi, ces misérables funérailles, à huit heures du soir, sans cloches sans clairons... sans tambours... que c'était, lugubre !...

— Et le pauvre cercueil informe !...

— C'est l'homme de peine des religieuses Ursulines qui l'avait fait. Le désarroi était si grand qu'on n'avait pu trouver d'ouvrier.

— Mais voir Montcalm entre ces planches mal rabotées, mal clouées... ces yeux noirs, qui lançaient l'éclair, fermés pour jamais. Que c'était triste, dit Jean, qui semblait y être encore.

— Oui, c'était triste... Comme on sentait que la Nouvelle-France était morte !

— Dans ma fièvre, ce souvenir me revenait. Je voyais descendre le cercueil dans la fosse... puis, je l'avais sur moi !... ses clous me transperçaient... C'était affreux ! Mais récemment, j'ai fait un rêve que j'aurais voulu faire durer... un si beau rêve !

Un léger sourire éclaira son visage.

— Quel rêve avez-vous fait ? inte rogea Le Gardeur.

— J'étais encore dans l'église des Ursulines. J'assistais au *Libera* de monsieur de Montcalm. La pluie filtrait à travers le toit, coulait sur le drapeau. J'entendais les prières, les sanglots... Quand on prit le cercueil pour le mettre en terre, je saisis le drapeau... Je voulus le rouler, mais le drapeau m'échappa des mains... s'éleva très haut... s'étendit au loin... couvrit la terre canadienne.

La pluie avait cessé, le soleil brillait. »

Et son volume se ferme, comme un poème, sur un chant d'amour qui résume tout et qu'elle prête à la douce Guillemette de Muy :

« Vous m'aimez, Jean?... Alors, croyez-moi, je porterai toutes les peines de la vie aussi facilement que le Cap Tourmente porte les gouttes de rosée. »

Lorsque la souffrance laisse quelque répit à cette grande résignée, elle cause avec une religieuse. Après les questions de spiritualité, ses sujets favoris sont : les influences des premières lectures, l'importance du choix des mots, de leur cadence et les impressions ineffaçables qui restent dans l'âme de la jeune fille surtout. Elle s'intéresse encore à l'éducation et à tout ce qui relève la condition de la femme. Un jour qu'elle est bien en verve, elle dit à la bonne sœur, avec la con-

fiance d'une mère devisant avec sa fille : « Encouragez bien vos élèves à profiter de l'étude. Dites-leur de ne point perdre une minute,— et elle appuie ses lèvres fines sur cette minute, — qu'elles ont le devoir de lui consacrer. » Puis, elle ajoute avec un soupir contenu : « Je n'ai passé que trois ans chez mes bonnes Mères Ursulines, il m'en eût fallu bien davantage. J'étais trop jeune pour en profiter ; j'ai dû, plus tard, faire mon instruction moi-même et vous savez, ma Mère, que ce n'est pas la meilleure. »

Sa maladie s'aggrave de jour en jour, à tel point que les médecins ne gardent bientôt plus d'espoir que dans une opération chirurgicale. Elle s'y résigne avec une énergie admirable et prononce ces mots du Livre des Rois : « Je ne veux pas vous offrir, Seigneur, des sacrifices qui ne me coûtent pas au cœur. »

Le 26 mai 1924, en montant dans l'ambulance qui doit la conduire de Sillery à l'Hôtel-Dieu, l'âme saturée d'angoisses, elle murmure doucement aux religieuses qui l'entourent : « Voulez-vous faire une visite spéciale à la chapelle en mon nom pour demander pardon à Notre-Seigneur, de toutes mes froideurs et négligences ? » Et elle s'en va... laissant à Sillery le souvenir d'une grande chrétienne. En effet, pendant les quelques mois passés

en cette charmante solitude de Notre-Dame des Bois, toutes celles qui l'ont approchée en ont ressenti une impression bienfaisante.

A la nouvelle de son arrivée à l'Hôtel-Dieu, une amie, accompagnée de sa nièce, future novice des Missionnaires de l'Immaculée-Conception, s'empresse de la visiter. La jeune fille lui confie son projet. « Très bien, mademoiselle, dit la malade, avec un pâle sourire, vous me rapporterez de Chine, des fleurs d'Aster. » Des fleurs, toujours des fleurs, ce fut l'une de ses grandes passions. Elles ont parfumé l'aurore de sa vie, et les ombres du soir s'en imprègnent délicieusement.

Après ses préparatifs suprêmes, elle confie à son ami, l'honorable M. Thomas Chapais, le soin d'exécuter ses dernières volontés.

Durant les derniers jours de sa maladie, elle reste inconsciente. Le 6 juin 1924, à cinq heures et demie du soir, entourée de ses parents et de quelques intimes, elle s'endort paisiblement.

Elle repose au milieu des siens, dans le cimetière de sa Malbaie jolie, mais son souvenir grandit, car sa vie demeure une leçon et un exemple pour ceux qui s'obstinent à chercher dans la vie mieux que la vie. De bonne heure, cette femme a compris que la sagesse n'est pas de poursuivre des chimères, mais d'accepter la vie telle qu'elle est et de la

rendre féconde, utile et méritoire. Son œuvre est la peinture d'une âme qui monte vaillamment de la souffrance à la sérénité. S'il s'en dégage parfois de la tristesse, cette tristesse n'a rien du mal romantique ; elle nous semble plutôt le tourment de l'artiste, en face de la réalité, si inférieure au rêve qu'elle porte en son âme éprise de beauté.

Elle dort, la douce morte, et en attendant qu'une pierre commémorative, mieux encore, un monument digne d'elle rajeunisse la gloire de cette femme d'élite, redisons ces vers, véritable expression de notre pensée et de nos patriotiques espérances :

« C'est à nous d'effeuiller des roses sur sa cendre,  
« C'est à nous de jeter des lauriers sur son nom. »

---

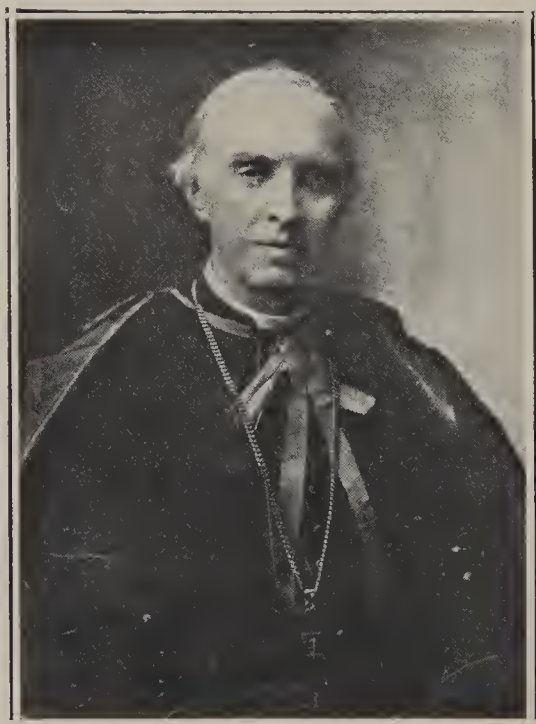


S. E. LE CARDINAL MERCIER









A l'auteur et aux chers lecteurs de  
l'œuvre des *Rides*, en gage des bénédictions  
du bon Dieu.

L. S. Card. Mercier, Evêq. de Malines  
15 fév. 1924

LETTRE DE M. L'ABBÉ J. MERCIER,  
NEVEU DU CARDINAL MERCIER

EDITION DES OEUVRES DE  
SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER,  
38, Boulevard du Jardin Botanique.

*Bruxelles, le 15 octobre 1926*

*Madame,*

*Par le même courrier, je vous retourne le manuscrit que vous avez l'intention de publier sur le regretté Cardinal Mercier. Merci de cette communication d'un si puissant intérêt. A votre prière, j'ai fait quelques retouches de détails qui vous intéresseront peut-être.*

*J'ai toujours pour mon Oncle le plus grand culte, et je sens que, du haut du ciel, il nous protège, il nous bénit.*

*Depuis que ses restes reposent dans la crypte de la cathédrale de Saint-Rombaut, à Malines, les fidèles n'ont pas cessé de venir prier sur sa tombe. Le bon Dieu, qui l'a beaucoup aimé, lui réserve peut-être de continuer après sa mort sa mission de bienfaisance et de charité.*

*Soyez mille fois remerciée, Madame, de faire revivre cette noble figure. En faisant connaître davantage le Cardinal, vous contribuez pour une large part à éveiller dans les âmes l'amour des grandes vertus de sa vie, surtout son ardente dévotion pour Jésus-Christ et sa sainte Mère.*

*Daignez agréer, Madame l'expression de tout mon respect in Xto*

J. MERCIER, ptre.

---

## S. E. LE CARDINAL MERCIER

La famille du Cardinal appartenait jadis à la bourgeoisie lettrée du Cambrésis et ses armes étaient : « un écu français, écartelé aux premier et quatrième, d'argent à trois tourteaux de sables, aux deuxième et troisième d'azur à six étoiles à cinq rais d'azur ». Mais l'un de ces Mercier, attiré par les plantureuses fermes du Brabant wallon, vint, en 1644, s'établir à Nivelles d'abord puis à Braine-l'Alleud, et y fit souche d'agriculteurs et d'éleveurs.

Peu à peu l'industrie tenta ces terriens et leur fit perdre la fortune amassée dans les sillons du sol ; le grand-père du cardinal exploitait une tannerie à Braine, où il fut maire pendant trente-quatre ans. On l'appelait le « vieux maire ». La famille alors connut des jours heureux dans le « château du Castegier », résidence rurale qui subsiste encore dans ces parages imprégnés des souvenirs de Waterloo.

Si le vieux maire l'eût permis, son fils Paul-Léon s'en fut allé à Paris pour devenir artiste. Il voulait être peintre et gagner de la gloire, mais il avait compté sans l'autorité paternelle. En fils docile,

il sacrifia ses ambitions, ne réservant à la peinture que ses heures de loisir . . .

Un jour, un étudiant de Braine, Adrien Croquet fut proclamé *primus perpetuus* en philosophie, au Séminaire de Malines ; le jeune artiste organisa la fête pour recevoir le lauréat et y rencontra la sœur de celui-ci, mademoiselle Barbe Croquet, qui devint plus tard sa femme et la mère de l'illustre cardinal.(1)

Né le 21 novembre 1851, Désiré-Félicien-François-Joseph Mercier succédait à quatre filles dans le berceau de bois sculpté ; après lui, quatre enfants, un fils et trois filles, vinrent encore sourire aux parents heureux. Tout ce jeune monde vécut dans l'aisance, jusqu'au jour où la création d'une distillerie causa la ruine du père. Paul-Léon Mercier fut affecté si profondément, que sa santé s'en ressentit, et sa mort prématurée fit de sa veuve la gardienne de sept orphelins. Courageuse, Barbe Mercier quitta, six ans plus tard, le château qu'elle avait vendu pour se retirer dans une maison plus modeste, tout près de l'église. C'est au pied de l'autel que la vaillante veuve allait chercher une consolation à ses infortunes. Et la mère, de

---

(1) Quant au *primus*, son oncle maternel, devenu l'abbé Adrien Croquet, après treize ans de ministère en Belgique, son zèle d'apôtre le dirigea vers les tribus indiennes de l'Orégon. Il passa quarante ans à Grand-Roud et y baptisa le dernier des païens. On le surnomma « the saint of Oregon ».

concert avec ses grandes filles, inaugurerait une vie de travail et de privations ; à tout prix, elles voulaient amasser les ressources nécessaires à l'instruction du petit Désiré, dont les aspirations vers le sacerdoce faisaient chanter l'espoir dans tous ces cœurs unis.

L'enfant fut initié à l'étude du latin par le vicaire de Braine, M. Oliviers ; en 1863, il entra en cinquième latine au collège de St. Rombaut, et en 1868, au petit séminaire de Malines. Ici et là, le jeune adolescent ne tarda pas à briller parmi ses condisciples. A l'âge où bien d'autres ne font qu'élaborer des projets, Désiré Mercier affirmait tout haut que « l'idéal n'est pas un rêve de nuit étoilée, mais une conception très haute de notre devoir ».

Plus d'une fois, il a raconté les débuts de sa vie à ses séminaristes, et il a rendu ce magnifique hommage aux maîtres de son enfance :

« Ils m'ont appris à obéir, à travailler, à oser. »

Et de fait, le collégien de Malines fut obéissant, laborieux, audacieux, aimant la vie et les jeux comme il aimait l'étude. Volontiers, il se mêlait aux solides camarades et savait « lutter dans les concours au piquet ou au jeu de quilles, pour

gagner le prix: tantôt un lapin, tantôt un couple de pigeons.»(1)

Lorsque les vacances le ramenaient à Braine, il recherchait la compagnie des ouvriers catholiques et il en était aimé. Déjà, le jeune homme exerçait sur les cœurs ce magnétisme qui l'a rendu pour ainsi dire l'ami de tout le monde. « Il y a souvent profit, écrira-t-il plus tard, à prendre à l'école du peuple, des leçons de psychologie. L'ouvrier pense tout haut. Nul mieux que lui, ne vous aide à lire dans l'intime de l'âme. » Aussi, que d'entretiens avec ces humbles, qu'après un demi-siècle, il appellera encore « nos chers ouvriers brainois ».

Entré au grand séminaire en 1870, en pleine guerre franco-allemande, ordonné prêtre à Bruxelles, le 4 avril 1874, par Mgr. Cattani, dans la chapelle de la nonciature, le nouveau lévite ne souhaitait rien de plus qu'une modeste paroisse de la plaine, où il pourrait travailler au salut des âmes. Mais déjà ses supérieurs avaient décidé de l'envoyer à l'Université de Louvain, pour en faire, par les hautes études, un professeur de choix.

Le voici préparé. Après avoir conquis les doctorats en lettres, philosophie et théologie, le « grand abbé » fut, en 1877, nommé directeur des philo-

---

(1) D.-J. MERCIER, *Oeuvres Pastorales*, p. 292-294.



sophes au petit séminaire de Malines. C'est là que, par une rénovation totale des études, devait commencer son action véritable. Initiateur de premier ordre, il décida qu'il enseignerait à ses élèves la philosophie thomiste. En même temps, il les préparait à la vie, par l'éducation du caractère mais surtout il leur inspirait, par l'exhortation et par l'exemple, une piété profonde. Ce qui séduisait en lui, expliquait naguère l'un de ses meilleurs élèves, « c'était l'intense vérité personnelle de ce qu'il faisait et de ce qu'il disait. Rien de conventionnel, rien d'apprêté, rien de guindé, mais la communication, toujours libre et spontanée, de sa vie la plus intime, de ses sentiments les plus vrais, de ses pensées les plus sincères ; telle était la méthode constante de son enseignement et de sa direction. Pour se livrer sans voiles, il faut être, sinon parfait, du moins exempt de ces faiblesses qui déconsidèrent et qui ruinent toute autorité ; il faut avoir la pensée scrupuleusement droite, il faut être exempt de toute servitude et de tout amour-propre, il faut avoir l'âme jeune et fraîche, dévouée sans réserve, prête à s'oublier toujours et à se donner sans compter. Il avait en lui cette jeunesse, ce dévouement, cette droiture d'esprit ce zèle de l'idéal, et c'est pourquoi nos âmes de vingt ans s'attachaient à la sienne".(1)

---

(1) MILES, *Correspondant*, 10 février 1916, p. 418-419.

Sa valeur et ses succès lui ouvrirent bientôt les portes de l'Université. Nommé professeur à Louvain, au mois d'octobre 1882, il reçut du pape Léon XIII une mission de haute confiance : la restauration de la philosophie de saint Thomas d'Aquin, un génie sur lequel pesaient trois siècles de silence... L'abbé Mercier fut donc chargé d'inaugurer, à Louvain, la première chaire de philosophie thomiste. Or, il enseigna de façon si brillante la doctrine du « Docteur Angélique », que saint Thomas est aujourd'hui, dans tous les grands séminaires, l'auteur classique par excellence. En 1886, le Saint-Père reconnut publiquement le magnifique labeur et les succès de ce pionnier, en lui donnant une prélature romaine.

Cinq ans plus tard, Mgr. Mercier fondait sa première grande œuvre : l'*Institut supérieur de philosophie à Louvain*. Deux ans après, ses propres élèves étaient déjà prêts à occuper, autour de leur maître, les chaires de cet Institut, où l'on s'appliquait à « former une élite de jeunes hommes à la science haute et désintéressée ». En même temps s'ouvrait le Séminaire Léon XIII, pour accueillir les jeunes étudiants thomistes venus de tous les pays. Ce labeur collectif avait pour organe de publicité la *Revue néo-scolastique*, dirigée par

l'éminent professeur, avec la collaboration des hommes de valeur dont il s'était entouré.

Par son travail ardu, par son influence sur les âmes, Mgr. Mercier s'était imposé à l'admiration universelle. Aussi, le 6 février 1906, ce ne fut une surprise pour personne d'apprendre son élévation à la dignité épiscopale. Le 25 mars, il fut sacré à Malines, par le nonce, Mgr. Vico. Peu de temps après la mort du cardinal Goossens, archevêque de Malines, Pie X plaça Mgr. Mercier à la tête de ce vaste diocèse, et, le 15 avril 1907, il le faisait primat de Belgique et cardinal, du titre de St-Pierre-aux-Liens. Après une carrière de trente-deux ans de professorat, l'illustre prélat atteignait donc la cîme des grandeurs humaines.

En acceptant de nouveaux devoirs, de plus grandes responsabilités, Mgr. Mercier avait dit : « Je ne veux ni gémir sur le passé qui n'est plus, ni rêver follement de l'avenir qui n'est pas. Le devoir de l'homme se concentre sur un point, l'action du moment présent. A quoi donc se réduit, pour chacun de nous, le jeu des causes secondes dont la Providence tenait, dans notre passé, les fils ? A une chose unique, à préparer le moment présent. C'est ce moment donc, c'est la disposition providentielle d'aujourd'hui, que nous voulons adorer,

bénir, et, fût-ce avec des serremments de cœur ou même des frissons, intrépidement réaliser.”(1)

Sa première apparition fit sur les fidèles une impression profonde. Oh ! qu’il était beau, le grand cardinal, quand dans sa cathédrale, il traversait la foule pour monter en chaire ! Là, dans ses exhortations comme dans ses reproches, il faisait passer toute son âme — et quelle âme comprénante ! — abaissant la hauteur de son génie jusqu’aux plus humbles de ses enfants.

La seconde grande œuvre du primat belge, ce sont ses Lettres pastorales, monuments d’éloquence où fleurit la vérité chrétienne. Nul mieux que ce prince de la pensée n’a su parler au peuple, et ses Lettres, réunies en trois volumes, sont toutes des œuvres imprégnées d’amour et de charité.

Chef de deux mille prêtres et de 2,500,000 fidèles, le cardinal combattait énergiquement tout esprit de caste, et dans ces termes, il invitait les catholiques à la même fraternité :

« Bien des personnes d’un certain rang social, qui volontiers s’inclinent profondément devant un miséreux, seraient tentées de se détourner à la rencontre d’un ouvrier aux mains calleuses, d’une petite bourgeoise de modeste origine ; elles

---

(1) *Oeuvres pastorales*, 1, p. 23.

rougiraient de leur tendre la main, de leur prêter service. N'imitiez pas cet exemple ; aimez toute âme chrétienne ! Les castes sont pour l'Inde, elles ne sont pas de l'Eglise de Dieu. Dans l'Eglise, nous sommes tous frères et sœurs.»(1)

Le savant a laissé de fort belles pages sur l'art et son rôle éminemment social. Il nous a paru que celle-ci, extraite d'un discours sur l'Art religieux, est particulièrement intéressante :

« Deux lustres d'une école d'art jettent plus d'éclat que l'existence semi-séculaire d'un « philistin », qui n'a songé qu'à soi et n'a travaillé qu'à ses affaires. Vous, élèves de l'école St.-Luc, par vocation, vous travaillez pour autrui.

Qu'est-ce que l'art, en effet, sinon la recherche du beau ? Et qu'est-ce que le beau, sinon ce qui procure à l'âme, à l'âme de l'artiste, d'abord, à celle des spectateurs, ensuite, le plaisir d'une contemplation désintéressée ?

N'est-ce pas ainsi que votre mission est moralisatrice ? On n'exige pas de vous que vous soyez des Caton ni des Bourdaloue. A chacun son rôle. Mais chaque fois que par la finesse de votre dessin, par l'harmonie des lignes que vous tracez, par les jeux de lumière et d'ombre que vous combinez ; chaque fois que par la forme que vous

---

(1) D.-J. MERCIER, *Oeuvres pastorales*, 1, p. 76.

imprimez à la pierre, au bois, au métal, vous manifestez une idée arrachée à l'observation patiente des choses de la nature, devenue vôtre, intérieurement caressée et aimée, dont vous voulez faire partager à vos frères l'inspiration émotive, vous affermissez en ceux-ci le sentiment de la dignité humaine, vous surélevez les aspirations de leurs cœurs, et ainsi, avec plus de succès parfois que l'orateur de la chaire, vous vous constituez les champions de la cause sainte de la moralité publique.»

D'ailleurs, aucune question n'était étrangère à ce pionnier de toute noble cause, à cet ami de tout véritable progrès. Dans toutes les sphères, il a brillé, et son activité vraiment dévorante ne devait cesser qu'avec son dernier souffle. Tous les matins, levé à cinq heures, il se rendait dans la chapelle privée du palais archiépiscopal ; et, pendant une heure entière, humblement agenouillé, il s'absorbait dans une méditation profonde. Une fervente action de grâces suivait sa messe, généralement célébrée à six heures et demie. Après un déjeuner au pain sans beurre et au café, le cardinal travaillait généralement jusqu'à six heures du soir, n'interrompant sa tâche qu'à une heure de l'après-midi, pour un léger repas où l'eau constituait sa seule boisson.



Très économe, le primat belge écrivait ses manuscrits au verso des feuilles de circulaires. « J'aime à dépenser généreusement quand c'est nécessaire, disait-il, mais je n'aime pas à gaspiller, même un sou. »

A sept heures et demie, il prenait un souper frugal et se couchait à dix heures, après la récitation du chapelet avec le personnel de sa maison.

Entrez dans sa chambre à coucher à Malines : elle est blanchie à la chaux et son plancher est sans tapis ; à part un crucifix et une Madone, les murs sont nus comme ceux d'une cellule de monastère. Un lavabo sans glace, quelques chaises de jonc et une simple couchette de fer en composent tout le mobilier. Le grand cardinal dormait sur une pauvre paillasse ! . . .

Quand il voulait méditer, écrire ses ouvrages philosophiques ou simplement se reposer d'un ministère absorbant, il se retirait au hameau de L'Hermite, où son frère et lui possédaient une maison de campagne, aux abords de la forêt de Soignes, près de Bruxelles. C'est là qu'il écrivit ses principaux ouvrages, dont la plupart ont été traduits dans toutes les langues :

## COURS DE PHILOSOPHIE

VOLUME I. . . . .	<i>Logique</i>
VOLUME II. . . . .	<i>Métaphysique générale</i>
VOLUME III. . . . .	<i>Psychologie</i>
VOLUME IV. . . . .	<i>Critériologie générale</i>

LES ORIGINES DE LA PSYCHOLOGIE  
CONTEMPORAINE*A mes Séminaristes**Retraite Pastorale**La Vie intérieure**Oeuvres Pastorales : Documents Épiscopaux : Actes,  
Allocutions, Lettres, en six volumes.**Correspondance de Son Eminence le Cardinal  
Mercier avec le gouvernement général allemand,  
pendant l'occupation, 1914-1918.*

Dépositaire : E. Warny, 2, rue Vésale, Louvain.

\*

\* \*

Lorsqu'en 1909, l'Université de Louvain, restaurée par les évêques belges en 1834, célébrait son jubilé, ce fut encore le cardinal Mercier qui donna à ces fêtes leur plus grand éclat. Il en fut de même



lors du grand Congrès de Malines qui, de tous les coins de la terre belge, réunit un si grand nombre de fidèles.

Il rêvait de plus grands travaux, de plus grands progrès, quand la tempête s'abattit sur la Belgique. Le cardinal était au Conclave qui devait élire le successeur de Pie X, lorsqu'à la fin d'août 1914, il apprit les dévastations incendiaires de Louvain et les bombardements destructeurs de Malines. Ces nouvelles lui arrachèrent un cri de douleur et d'indignation. Puis, il dit : « S'ils ont démoli, nous rebâtirons ». Et il s'en retourna à Malines pour défendre pied par pied les églises de la Belgique, âme par âme les enfants de la Patrie.

Ce que fut ce retour, Son Eminence le gravait en caractères immortels sur les feuillets de sa première pastorale de guerre,(1) dont voici quelques extraits

« Là même, écrit-il, où les vies sont sauvées et les édifices matériels intacts, que de souffrances cachées ! Les familles, hier encore dans l'aisance, sont dans la gêne ; le commerce est arrêté ; l'activité des métiers est suspendue ; l'industrie chôme ; des milliers et des milliers d'ouvriers sont sans travail ; les ouvrières, les filles de magasin, d'humbles servantes sont privées de leur gagne-

---

(1) *Patriotisme et Endurance*, 28 décembre 1914.

pain ; et ces pauvres âmes se retournent, fiévreuses, sur leur lit de douleur, et vous demandent : A quand la fin ?

« Nous ne pouvons que répondre : c'est le secret de Dieu

« Oui, mes bien cher Frères, c'est le secret de Dieu. Il est le maître des événements et le régulateur des sociétés.

« La Belgique était engagée d'honneur à défendre son indépendance garantie par l'article 7 du traité signé le 19 avril 1839, à Londres par le roi belge d'une part, par l'empereur d'Autriche le roi de France, la reine d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne et l'empereur de Russie d'autre part : l'Allemagne a violé son serment et la Belgique a tenu le sien.

« Je considère, concluait le cardinal, comme une obligation de ma charge pastorale, de vous définir vos devoirs de conscience en face du Pouvoir qui a envahi notre sol et qui, momentanément, en occupe la majeure partie.

« Ce Pouvoir n'est pas une autorité légitime. Et, dès lors, dans l'intime de votre âme, vous ne lui devez ni estime, ni attachement, ni obéissance.

« L'unique Pouvoir légitime est celui qui appartient à notre Roi à son Gouvernement, aux représentants de la nation. Lui seul est pour nous

l'autorité. Lui seul a droit à l'affection de nos cœurs, à notre soumission.

« Dieu sauvera la Belgique, mes frères, vous n'en pouvez point douter. Disons mieux : il la sauve. En vérité, à travers les lueurs des incendies et les vapeurs du sang, n'entrevoiez-vous pas déjà les témoignages de son amour ? . . . »

Cette pastorale fut saisie : cachot pour l'imprimeur, prison pour les curés qui persisteraient à la lire en chaire ; convocation du Cardinal chez le gouverneur allemand, Von Bissing. Mgr. Mercier refuse net de se rendre à l'injonction. Prisonnier pendant deux semaines en son palais cardinalice menacé de mort violente, il se maintient fièrement en ses nobles quartiers, refusant de se rétracter et même d'atténuer l'expression de sa Lettre. Étonnée, l'Allemagne comprit qu'elle ne pouvait rien contre ce vieillard sacré dont la conduite tenait à la fois du héros et du saint : elle lui rendit le droit de circuler parmi ses diocésains si rudement éprouvés. Il reprit solennellement sa houlette, releva les courages ébranlés, organisa des comités de secours, mais surtout il continua par la parole et par la plume, de lutter pour le droit et la justice. Écoutez-le dans une de ses prédications à Ste-Gudule, lors des odieuses dé-

portations d'ouvriers,(1) prédication qu'il terminait ainsi : « L'homme, en pays civilisé, a droit à la liberté de son travail . . . il a le droit de réserver ses services à la patrie ; les règlements qui peuvent être imposés en violation de ces droits ne lient pas la conscience. Oui, je le dis sans haine, ni esprit de représailles ; je serais indigne de cet anneau épiscopal que l'Eglise m'a mis au doigt, indigne de cette croix que je porte sur ma poitrine, si j'hésitais à proclamer bien haut que le droit violenté reste toujours le droit et que l'injustice appuyée sur la force n'en est pas moins l'injustice. »

Au début du carême de 1916, dans une autre Lettre pastorale, le cardinal envoyait à ses fidèles ce message vibrant d'espoir :

« La conviction naturelle et surnaturelle de notre victoire finale est plus profondément que jamais ancrée dans mon âme . . .

« L'avenir n'est point douteux pour nous, mais il faut se préparer.

« Ne sommes-nous pas tous, toujours plus que les autres, des champs et l'oisillon qui voltige sur la branche, dans la main du Tout-Puissant ? Levez vos plans dressez vos batteries, ordonnez vos mouvements, il reste que l'homme propose et que Dieu dispose.

---

(1) Douze mille personnes de son diocèse ont été déportées en Allemagne.

« Imaginez une nation belligérante, sûre de ses corps d'armée, de ses munitions, de son commandement, en passe de remporter un triomphe : que Dieu laisse se propager dans les rangs les germes d'une épidémie, et voilà ruinées, sur l'heure, les prévisions les plus optimistes ! »

L'épidémie en question devait être celle de la faim, cause de la révolte et de la déroute dans les rangs ennemis.

Von Bissing eut un nouvel accès de rage, à la lecture de cette lettre. Rouge d'indignation, il jeta son casque par terre et le piétina de colère. Et il dépêcha ses aviseurs auprès du vénérable prélat afin d'obtenir des excuses. Mais aucune excuse ne vint de Malines.

Les principales étapes de cette lutte épique sont marquées par la correspondance du cardinal, ses Lettres pastorales et ses allocutions, que Mgr Baudrillart a réunies et publiées sous le titre : *Per crucem ad lucem ! Par la croix, vers la lumière !* Ce titre bien significatif est celui d'un sermon émouvant prononcé par le cardinal, le 21 juillet 1916, dans la collégiale de Ste-Gudule. On sait qu'en face d'un ennemi toujours aux écoutes, l'héroïque prélat ne craignit pas de dérouler par avance les phases du glorieux centenaire qui, en 1930, verra dans ses églises rebâties une foule

immense chantant, avec ses évêques et son Roi, le *Te Deum* de la gratitude. Écoutez ses dernières paroles :

« La date prochaine du premier centenaire de notre indépendance doit nous trouver plus forts, plus intrépides plus unis que jamais. Préparons-nous-y dans le travail, dans la patience, dans la fraternité, dans la prière.

« Lorsqu'à pareil jour, nous remémorerons les années sombres, elles nous apparaîtront les plus lumineuses, les plus majestueuses, et, à la condition que nous sachions dès aujourd'hui le vouloir, les plus heureuses et les plus fécondes de notre histoire nationale. »

Hélas ! la Providence ne lui a pas accordé de voir ici-bas, ce centième anniversaire que, du haut de la chaire de Ste-Gudule, il contemplait d'un regard prophétique.

Pendant que sur l'Yser, le Roi-Soldat défendait le dernier lambeau inviolé du sol national, le grand évêque, au fond de son palais, protestait énergiquement contre les atrocités allemandes : incarcérations des prêtres, réquisitions des cuivres, vol des cloches et finalement, il l'emportait à force d'intelligence, de courage et de fermeté.

Puis, quand vint la fin de la guerre, le 17 novembre 1918, le baron von der Lancken, s'inclinant aux



pieds de l'éminent prélat, lui faisait l'aveu de sa défaite, en lui remettant la note suivante :

« Vous incarnez pour nous la Belgique occupée, dont vous êtes le pasteur vénéré et écouté. Aussi est-ce à vous que le Gouverneur général m'a chargé d'annoncer que, lorsque nous évacuerons le sol de votre pays, nous vous rendrons spontanément vos prisonniers politiques et déportés. »

Les hommages les plus éclatants ont contribué à projeter sur cette grande figure une lumière et une majesté incomparables. Au lendemain de la victoire des Alliés, M. Eugène d'Eichtal, président de l'Académie des Sciences morales et politiques de France, disait : « Parmi les héros non combattants les armes à la main, le premier qui s'est imposé au respect de l'Académie est le cardinal Mercier. En lui décernant la plus haute distinction dont nous disposons, nous honorons l'un des plus nobles caractères que notre temps aura connus. »

Reçu solennellement à l'Institut, le cardinal, dans sa magistrale réponse aux Académiciens, résumait ainsi sa philosophie de la vie : « Le découragement ne vient pas de Dieu, il vient d'une résistance de notre amour-propre à la loi imprescriptible du devoir. »

« L'honnêteté porte en elle-même sa valeur, ainsi que sa première et infaillible récompense :

quoi qu'il advienne, l'on ne doit jamais regretter une bonne action.

«Chacun de nous collabore à la réalisation d'un plan d'ensemble qu'il n'a point formé, et dont l'accomplissement échappe à sa direction. Se prêter à ce plan, s'y livrer de toute son âme, de toutes ses énergies, c'est faire son devoir ; s'y soustraire, parce que l'œuvre ne suit pas l'orientation de nos préférences personnelles, c'est substituer l'amour de soi à l'accomplissement de la volonté de Dieu. A cette résistance la volonté s'use, perd son courage.

«C'est sur votre terre toute de clarté et d'énergie, qu'est née la formule, devenue aujourd'hui un adage universel : L'homme s'agite et Dieu le mène.

«Sachons attendre, dans la sérénité, le déroulement complet du plan de Celui qui, nous faisant l'honneur de nous associer à son œuvre, nous demande d'avoir foi en la sagesse de sa conduite et en la splendeur finale de son souverain commandement.»

Cette page philosophique de si grande allure nous révèle bien le secret de l'optimisme du vainqueur sans armes, que la nation belge et son roi Albert le Magnanime honoraient officiellement, le



18 août 1919, dans une citation à l'ordre de la Nation, dont voici le texte intégral :

« S'arma de sa haute dignité de prince de l'Église et de primat de Belgique pour mieux servir ; fut au dire même de l'ennemi, l'incarnation de la Belgique occupée.

« Il a prêché par la parole et par les actes, du premier au dernier jour de la guerre, le patriotisme et l'endurance et il a ajouté à ses titres de penseur illustre et d'évêque celui de grand citoyen. »

Au cours de la même année, pour honorer ce champion de la justice et de la liberté, M. Poincaré, président de la République française, épinglait sur la pourpre du Cardinal la Croix de guerre. Il l'avait si bien gagnée !

Et depuis lors, le prestige de ce Prince de l'Église n'a fait que grandir dans l'univers entier.

Vers la fin d'octobre 1919, le célèbre prélat parcourait les États-Unis et le Canada, dans une ovation continuelle. Les Québécois n'oublieront jamais avec quelle éloquence, quelle majestueuse simplicité, le grand patriote belge transmettait aux Canadiens les remerciements de son pays pour la part prise dans la guerre 1914-1918.

Qui ne se rappelle encore avec émotion le beau témoignage de fraternité donné par le vénérable prélat, lors de sa réception officielle à l'Hôtel-de-Ville de Montréal ? Il nous semble que ce modeste,

mais significatif incident mérite d'être cité : on l'aime tant, le grand cardinal, que le plus humble détail de sa vie intéresse. La foule défilait devant le primat belge, quand un nègre du plus beau noir se faufila dans la procession. Lorsqu'il s'agenouilla, la main du cardinal se tendit et serra fortement celle du pauvre noir, soudain grandi aux yeux de la foule.

Avant de s'embarquer pour l'Europe, Son Eminence voulut laisser au peuple canadien le message sympathique dont nous détachons l'entre-filet suivant :

« Je ne puis trouver de mots suffisants pour exprimer la grande joie que m'a procurée ma visite au Canada. Votre Dominion est un pays magnifique, et sa population est si remarquable par sa sincérité charmante et sa franche amitié que vraiment je me suis senti chez moi au milieu d'elle. Le Canada est un grand pays, et j'ai été si heureux de le voir que j'ai l'intention d'y revenir, si Dieu me conserve la vie. Ainsi, je ne vous dis pas : Adieu, mais : Au revoir ! »

En mai 1920, le cardinal se rendait à Rome pour assister à la canonisation de Jeanne d'Arc. La même année, le 14 décembre, à l'occasion du XVe centenaire de saint Jérôme, il fut invité à faire une conférence sur ce grand exégète. Un peu

plus d'un an après, il retournait à Rome pour l'élection du successeur de Benoît XV, décédé le 22 janvier 1922. Ce fut une véritable joie pour le cardinal de voir son ami personnel, l'archevêque de Milan, proclamé chef suprême de l'Église, et couronné sous le nom de Pie XI.

Prince de l'Église romaine, le primat belge appelait de tous ses vœux le jour où il n'y aura qu'un seul troupeau sous un seul pasteur : de là, ses efforts pour ramener au bercail l'église anglicane. C'est grâce à son autorité et à sa bonté souveraine qu'en 1923, s'effectuèrent les retentissantes « Conversations de Malines ».

Dans une brochure adressée à son clergé, le cardinal rappelle ces entrevues où les ministres anglicans conférèrent avec quelques prêtres catholiques de la possibilité d'un retour et d'une fusion. « Aucun livre, écrit-il, ne vaut un commerce oral. La conversation est révélatrice de choses intimes qui ne passent pas dans la lettre imprimée. Les hommes sont faits pour s'aimer les uns les autres, il n'est pas rare que des cœurs mutuellement étrangers qui auraient pu, à distance, se croire ennemis, goûtent, à se comprendre, un charme pénétrant qu'ils n'auraient pas soupçonné. Nos compagnons, à leur départ, avaient l'âme dilatée. »

Ce mouvement philosophique attira l'attention des deux hémisphères, et, dans l'ordre religieux, il nous apparaît comme l'événement le plus important depuis la Réforme.

Un moment, le noble prélat se prêtait aux solennités grandioses de ses noces d'or sacerdotales, célébrées à Malines, le 12 mai 1924. C'est à la demande du jubilaire lui-même que la célébration de ces fêtes fut transférée à cette date, l'anniversaire de son ordination tombant le 4 avril, en plein carême. Jusque dans les brillantes manifestations organisées par la Belgique et même par l'univers catholique, le fervent disciple de saint Thomas voulut rester humble, modeste, prêtre dans toute la plénitude du terme.

Dans les splendeurs de St-Pierre de Rome, le 31 mai 1925, on canonisait le Curé d'Ars. Le Primat belge voulut aller entendre la proclamation de la sainteté du « petit curé à la soutane verdie ». Après deux nuits de chemin de fer, il supportait avec une vaillance admirable les fatigues d'un office aux multiples cérémonies. Or, pendant cinq heures, spectacle inoubliable, l'auguste vieillard fit monter vers l'humble curé d'Ars la prière continue de son cœur de savant.

Quatre jours après, à St-Louis des Français, au cœur de la Ville sainte, le Cardinal donnait le

salut du St-Sacrement. L'office terminé, il sortit de l'église entre deux haies de fidèles, impatients de le voir, de l'approcher. En un clin d'œil, et malgré les observations du recteur, le flot déferla vers le Cardinal, rayonnant de bonté. On saisit sa main, on en baise l'anneau, on lui présente des bébés à bénir . . . Et lui, souriant, paternel, s'abandonne à cette foule, avançant d'un pas à la minute, pour mieux se donner à tous, comme l'annonce sa devise pleine de sens : *Apostolus Christi*.

Pendant ses nombreux séjours dans la Ville éternelle, le Cardinal prenait ses quartiers dans le monastère des Rédemptoristes, près de Ste-Marie-Majeure. Aussitôt son arrivée connue, la cloche du couvent sonnait à chaque instant et le frère portier avait fort à faire : cardinaux et diplomates, prélats et religieux, belges et étrangers de toutes nationalités se pressaient pour faire visite à l'éminent prélat, et celui-ci accueillait avec bonté tous ceux, connus et inconnus, qui demandaient à être reçus. « C'est avec grand'peine que l'illustre vieillard parvenait à se réserver, outre le temps nécessaire à de longues conférences au Vatican, quelques heures de liberté pour revoir les grands sanctuaires ou faire, dans la campagne romaine, une simple promenade. » (1)

---

(1) Monreale.

Le 5 juin, il repartait pour Malines, et ceux qui allèrent le saluer à la gare furent loin de se douter qu'ils ne le reverraient plus...

Sa santé déclinait à vue d'œil, mais sa volonté restait toujours la même, énergique et puissante. Jusqu'au bout, il demeura le pasteur vigilant et dévoué. Vers la fin de novembre, malgré le mal qui l'étreignait déjà si cruellement, il voulut, par une cérémonie religieuse impressionnante, fêter les noces d'argent des Souverains belges.

Ce fut son dernier acte public. Il n'en pouvait plus. Le 19 décembre, la grippe espagnole l'obligeait à s'aliter. Lorsqu'il annonça qu'il ne pourrait assister à la collation de la Rose d'or, offerte par le Pape Pie XI à la reine Elisabeth, à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de son mariage, on apprit sa maladie, on en devina l'extrême gravité.

Et ses forces s'en allaient, déclinant toujours... Le 28 décembre, transporté à la clinique St-Jean, à Bruxelles, il dut subir une opération chirurgicale. Vu sa faiblesse, on lui administra un anesthésique local, et le noble malade put suivre le travail des médecins.

Un moment, il sembla hors de danger, mais le 6 janvier 1926, son état empira à tel point qu'il demanda à recevoir les derniers sacrements. On comprit que la fin approchait, Pourtant, le 16, il



quittait son lit pour discuter, avec les évêques belges, la situation alarmante causée par les inondations.

Ce mieux fut de courte durée. La semaine suivante, il recevait, à son lit d'agonie, la visite de ses Souverains, de l'abbé Portal, et celle de Lord Halifax, qui à quatre-vingt-six ans, voulut lui rendre un suprême témoignage d'admiration. Le noble londonien qui, depuis au delà de trente ans, rêve de rapprocher l'Angleterre de Rome, s'agenouilla près du lit du prélat, pour recevoir sa bénédiction. Quand il se releva, Son Eminence réussit à s'asseoir sur sa couche et lui tendit ses deux mains. On sait qu'au cours de ces heures émouvantes, le vénérable malade eut, pour le promoteur de l'Union des Églises, un geste d'une délicatesse infinie : il lui légua son anneau pastoral. Cette attention suprême de l'Apôtre du Christ, pour son frère séparé, ne renferme-t-elle pas tout un symbole ?

Monarques, prélats, ambassadeurs, ministres se sont succédés au chevet du grand homme d'Eglise, comme pour apprendre à mourir grandement.

Le <sup>mon</sup> cardinal manifesta un désir opiniâtre de vivre assez longtemps pour revoir le prince héritier Léopold, en voyage au Congo. Son

souhait fut exaucé. La veille de sa mort, il eut avec le jeune prince, tout en larmes, une touchante entrevue ; puis, vers les trois heures, il fit appeler ses vicaires généraux, sa famille, ses serviteurs et demanda qu'on allumât le cierge béni de la Chandeleur ; à son chevet, le rituel était ouvert, et l'auguste malade répondit aux prières des agonisants avec une ferveur de néophyte. Un moment, le médecin s'approcha, mais Son Eminence lui dit, avec une douce fermeté : « L'âme d'abord, le corps après. » Et les oraisons se continuèrent dans leur impressionnante beauté.

Le matin de sa mort, le 23 janvier, après la messe, le Cardinal voulut, comme d'habitude, donner sa bénédiction ; sa main levée était comme un étendard, et le geste fut d'une suprême majesté. On l'entendit murmurer peu après : « Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre » et, il pria son médecin de le « laisser mourir en paix ». Celui-ci affirma que son illustre patient était un modèle de douceur de simplicité, de résignation.

Le vénérable prélat attendit le départ suprême avec la même tranquille majesté qu'il avait accueilli les épreuves de la vie. Il conserva toute sa lucidité jusqu'à deux heures et demie. Alors, la respiration devint haletante, et, à trois heures — l'heure à jamais sacrée pour le chrétien —



entouré des membres de sa famille, du nonce papal, de nombreux évêques, du représentant du roi, le grand cardinal s'éteignait très doucement. Dans les derniers moments, il serra la main du fidèle frère Hubert, qui l'assistait depuis le commencement de sa maladie ; une sœur lui tenait l'autre main, dans laquelle on avait placé un cierge allumé. Tous ceux qui se trouvaient à son chevet eurent l'impression qu'un saint venait de mourir.

Consolante coïncidence : il était né un samedi ; il est mort un samedi, jour consacré à la Vierge médiatrice, qu'il avait tant glorifiée.

Décédé à Bruxelles, le cardinal fut ramené dans son palais archiépiscopal, où la mise en bière eut lieu, au milieu du recueillement, des prières et des sanglots. Vêtu d'une soutane violette, coiffé de la mître, et la grande croix d'or reposant sur sa poitrine, le vénéré pontife reçut l'hommage d'une foule innombrable de visiteurs. Dans cette procession, d'un calme impressionnant, figuraient les invalides de guerre, dont quelques-uns pouvaient à peine marcher. N'importe ! ils voulaient à tout prix rendre un dernier témoignage d'attachement et d'admiration à celui qui, aux jours sombres, avait valu des armées. Et pendant que tout un peuple endeuillé pleurait la perte de son plus grand

citoyen, des messages de sympathie venaient de toutes les parties du monde, exprimant la douleur universelle causée par la disparition de « l'Apôtre de la Paix ».

La Belgique a fait à l'illustre défunt d'émouvantes funérailles, nationales à Bruxelles, diocésaines à Malines. Jamais, paraît-il, depuis 1830, un citoyen belge n'a reçu pareille unanimité de regrets et de sentiments.

Jeudi, le 28, le cercueil reprenait la route de la capitale, pendant que le glas funèbre sonnait à l'église de St-Rombaut et se répercutait de clocher en clocher, jusqu'à la gare du Nord. Dans la partie centrale de la station, une chapelle avait été spécialement aménagée pour recevoir le glorieux défunt. Tout le long des rues latérales, des troupes étaient échelonnées, et, de distance en distance, leurs musiques régimentaires exécutaient la Brabançonne et la Marche funèbre de Chopin. Aux fenêtres, aux balcons, sur les toits, dans les arbres, des grappes humaines se tenaient agrippées pour saluer une dernière fois la dépouille mortelle de l'éminent prélat.

Vers dix heures, dans la brume tombante, un drapeau s'agita lentement pendant qu'une empoignante « Brabançonne » éclatait dans l'espace : c'était le signal de l'apparition du convoi.

## CÉRÉMONIE FUNÈBRE

LE 28 JANVIER 1926

Dix heures sonnent... A la gare, sous le hall immense, orné de tentures noires brodées d'argent, le Roi reçoit le cercueil drapé des couleurs nationales, et le salue au moment où on le descend du train de Malines. Pendant la translation du corps à la chapelle ardente, des ordres retentissent, les soldats présentent les armes ; une musique militaire exécute une marche funèbre. Le cercueil est déposé dans le corbillard, tout simple, sans aucune couronne, mais attelé de six chevaux conduits à la main. Lentement, le cortège se forme et se déroule dans un ordre vraiment majestueux. La cavalerie et l'infanterie précèdent les canons de campagne. Tous les officiers portent l'épée cravatée de noir. Les drapeaux des régiments, enroulés, sont voilés de crêpe. Suivent alors les délégations des sociétés patriotiques, avec leurs étendards, les drapeaux et fanions aux couleurs alliées, et un millier de prêtres en surplis de dentelle blanche sur la soutane noire. Les Ordres religieux précèdent le Chapitre métropolitain de St-Rombaut au grand complet, escortant les vicaires généraux de Malines et les évêques belges. Viennent ensuite les

cardinaux, drapés dans leur manteau de moire violette, qui remplace, en signe de deuil, la *cappa magna* écarlate. Quel imposant spectacle que celui de ces abbés, de ces moines, de ces évêques et de ces cardinaux, tous dominés par la mître haute et toute blanche du nonce papal, revêtu d'une chape noire lamée d'or !

Quatre séminaristes portant l'« Obit » avec le chapeau, les armoiries du Cardinal, ses décorations belges et étrangères, précèdent le char funèbre ; immédiatement après, suivent le Roi, interprète de la Patrie en deuil, le duc de Brabant, prince héritier, et le maréchal Foch, représentant de la France ; à la suite du Roi, le clergé, la famille de l'illustre défunt : Madame Léon Mercier et ses fils MM. les abbés Joseph et Paul Mercier, M. Charles Mercier, neveux du cardinal, madame Charles Mercier, sa nièce, et une foule de hauts dignitaires : tous les ministres, les sénateurs, l'état-major de l'armée, les représentants des nations étrangères, etc. . .

Le cortège se met en marche au tournant du boulevard Botanique. A ce moment, le ciel gris s'éclaire et le soleil paraît, magnifiant ce spectacle grandiose. Les musiques jouent, d'un rythme ralenti, l'hymne national ou quelque marche funèbre ; les sonneries des clairons se répondent et

bientôt le gros bourdon de la Collégiale couvre tous les bruits. Par la rue Royale, le défilé passe devant la Colonne du Congrès, au pied de laquelle dort le Soldat Inconnu, puis descend vers la cathédrale de Ste-Gudule. Avec peine, on pénètre dans la vaste église bondée, débordante. La reine Elisabeth, en grand deuil, prend place sur un trône, dans le chœur. A 11 heures et 20 minutes, le Roi entre derrière le cercueil, dans cette cathédrale où la voix éloquente du Cardinal fit tant de fois vibrer les âmes. Des draperies sombres tendues sous les voûtes endeuillent l'église et les lumières voilées des réverbères projettent leurs reflets atténués sur les drapeaux en berne. Les grandes orgues jouent, les tambours battent, pendant que tout doucement, les *hommes noirs* introduisent le cercueil en chêne de France, et le glissent sous le catafalque monumental, illuminé d'innombrables cierges.

Le roi et le prince héritier portent à la manche de leur manteau kaki un large crêpe ; un nœud de crêpe orne aussi la poignée de leur épée. Ils restent avec le maréchal Foch, debout devant le catafalque, sous lequel repose la plus noble figure de la guerre et qui, pour son dernier jour parmi les humains, refait l'union sacrée, en rendant aux Belges la fièvre patriotique des

heures victorieuses. Sur l'assistance on sent planer, invisible mais présente, la figure de l'immortel défenseur de la justice.

La messe des morts est célébrée par Mgr. Micara, nonce apostolique, assisté de Mgr. Van Olmen et M. le chanoine Leys. La maîtrise de St-Rombaut chante la messe de *Requiem* à cinq voix mixtes de Roland de Lattre, et Mgr. Évrard prononce l'oraison funèbre. Avec une éloquence soutenue, l'orateur rappelle les principales phases de la vie du pontife défunt et met en relief ses belles qualités, ses grandes vertus. Il termine par un cri d'espérance vers le grand cardinal qui prie pour l'Église et pour son pays. Après le panégyrique, les absoutes sont données par le légat, assisté, pour cette suprême bénédiction, de tous les cardinaux et évêques présents.

Une dernière fois, devant le catafalque, le Roi, la Reine, le prince héritier et le maréchal Foch s'inclinent dans un suprême adieu. La cérémonie est terminée. Le corps du cardinal est ensuite transporté à Malines, pour l'inhumation définitive.

Vendredi matin, le 29 janvier, malgré la pluie, toute la population malinoise est rendue au palais archiépiscopal. Comme la veille, à Bruxelles, les pompiers de Malines ont l'honneur de porter à bras les restes mortels du glorieux défunt. Huit



dignitaires tiennent les coins du drap mortuaire sur lequel est étendu le grand manteau rouge des cardinaux.

Un peu avant dix heures, pour annoncer le commencement de la cérémonie, le carillonneur Jef Denyn exécute, du haut de la tour de St-Rombaut, avec une maîtrise incomparable, la marche funèbre de Chopin.

A dix heures précises, le comte de Mérode, maréchal de la Cour, représentant du Roi, arrive et aussitôt le cortège se met en marche, défilant par les rues principales et dans le cadre historique de la Grand'Place.

A ce moment, le ciel, assombri par les nuages rend plus funèbre encore la façade de la basilique : atmosphère saturée de tristesse ; vision morne... vision de gloire aussi, car, sous la voûte du temple, le catafalque se dresse dans l'auréole des cierges, et la pompe liturgique déroule ses splendeurs en présence d'une foule recueillie, d'une foule attentive aux leçons sublimes de la perfection évangélique, aux espoirs consolants de l'immortalité.

Commencée à onze heures, la cérémonie s'achève vers les trois heures, dans une apothéose. Cinq fois l'absoute est donnée.

Le soir, à sept heures, en présence du clergé et de la famille seulement, le corps est descendu dans la crypte de la cathédrale de Malines.

Et maintenant, il repose à jamais, le bien-aimé cardinal, mais son exemple et ses œuvres continueront son âme ardente, son âme de paix, de charité, de lumière. Il repose dans le cadre familial qu'il aimait tant, et son souvenir vivra toujours dans l'histoire, car les héros et les saints ne meurent pas.

EXTRAIT DU TESTAMENT SPIRITUEL  
DE SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER

« Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. » En union avec notre Divin Sauveur, qui a donné sa vie pour le salut du monde, je vous fais aujourd'hui, mon Dieu, l'humble offrande de ma vie. J'accepte maintenant, en pleine conscience, l'arrêt de mort que votre Justice a porté sur moi, je m'y sou mets en vue de réparer le mal que j'ai commis, dans le cours de ma vie, et avec l'espoir que mon sacrifice sera utile au troupeau dont vous avez daigné me confier la garde.

« Recevez donc mon âme, ô mon Dieu, je la remets en vos mains : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Enlevez-moi la vie



quand vous le voudrez et de la manière que vous voudrez. Que nous vivions ou que nous mourions, vous êtes notre Maître et j'entends vous appartenir comme votre chose, *sive vivimus, sive morimur, Domini sumus*.

«...Je vous remercie encore et aussi longtemps que je serai en vie je voudrais par chacun de mes actes, vous remercier des grâces insignes dont j'ai été l'objet de votre part, spécialement de mon ordination sacerdotale dont je fête aujourd'hui, en ce Samedi-Saint, l'anniversaire, et de ma consécration épiscopale, dont je ne m'explique la faveur que par un acte mystérieux de votre infinie miséricorde.

« Si, dans l'accomplissement de mon ministère, j'ai blessé ou malédifié quelqu'un, je lui en demande pardon. Si quelqu'un croit m'avoir manqué en quelque chose, qu'il sache que, de tout cœur, je lui pardonne et prie Dieu de lui pardonner.»

† D. J. Card. MERCIER.

---



LOUIS LE CARDONNEL



## LETTRE LIMINAIRE

DE

M. le Chanoine Hector Reynaud,  
Docteur Ès Lettres.

*Madame,*

*Votre étude sur le poète Louis Le Cardonnel nous arrive comme un écho sonore et harmonieux de l'âme canadienne. Cette âme vibre, telle une harpe, sous la brise venue de France, et cède à l'enchantement d'un lyrisme pur entre tous. Vous admirez, c'est justice, mais vous motivez votre admiration et vous satisfaites, du même coup, à la critique la plus exigeante. Vous insistez à bon droit sur le cas à peu près unique de notre aède sacerdotal, quand vous montrez en lui la fusion du poète et du prêtre.*

*Vous nous retracez une carrière déjà longue, vous en marquez les étapes, vous en précisez l'aboutissement. De telles indications nous paraissent tout à fait concordantes avec les conclusions de la critique contemporaine qui, dès l'abord lente à reconnaître les*

*mérites d'une œuvre hors ligne et hors cadre, l'a exaltée à peu près sans réserve et d'une commune voix. Les récompenses officielles sont venues en leur temps ; nous y avons applaudi sans surprise mais avec joie, nous les admirateurs de la première heure et dont l'admiration paraissait outrancière, il y a vingt ans. Nous aimons vous voir saluer aujourd'hui, de l'autre côté de l'Atlantique, une gloire indiscutée.*

*Votre effort de diffusion et de vulgarisation savante, outre l'hommage rendu à un poète de premier ordre, écartera et réduira à néant une opinion des plus mal fondées, la prétendue incompatibilité de la poésie avec le dogme catholique. On voit très bien, dans votre étude, comment le génie de Louis Le Cardonnell a résolu ce problème : célébrer nos mystères en une langue poétique digne d'eux. De là des strophes d'une extraordinaire magnificence, un ruissellement d'images neuves, une musique, pour tout dire, dont l'inspiration, la douceur ou l'éclat trahissent la main d'un grand maître, celui-là même que l'on a rapproché tour à tour de Fra Angelico, de Fiesole et de César Franck.*

*Telles sont, Madamc, les pensées et impressions que nous suggèrent vos pages si justement admiratives. Elles rallieront l'approbation du public intéressé aux questions actuelles de littérature et d'art. Elles*

*sont dignes des meilleurs éloges et de notre reconnaissance émue.*

*Veuillez, Madame, trouver ici l'expression de ce double sentiment et agréer l'hommage de mon dévoué respect.*

Hector REYNAUD.(1)

Valence, 24 décembre 1926

---

(1) Ouvrages de M. le chanoine REYNAUD, docteur ès lettres : *Jean de Monluc, Evêque de Valence*, in-8°, pp. 310. Paris, Thorin, 1893.

*De Claudii Lingendii Sacris orationibus*, thèse latine, in-8°, pp. 110. Montélimar, Bounon, 1893.

*Mgr Cotton, Evêque de Valence*, in-8°, pp. 52. Valence, Imprimerie Valentinoise, 1905.

PIE VI A VALENCE : *grand in 4° avec illustrations p.p. Grenoble*. Falque et Perrin, 1899.

*Ames françaises*, in-16, pp. 312. Paris, Picard 1922. (Imp. Valentinoise.)

*Pour les Fêtes chrétiennes : Sermons et Panégyriques*. In-16, pp. 220. Paris, Picard. (Imp. Valentinoise) 1924.

*Gerbes littéraires : Critique et impressions*. In-16, pp. 210-1926. Valence. Imp. Valentinoise.

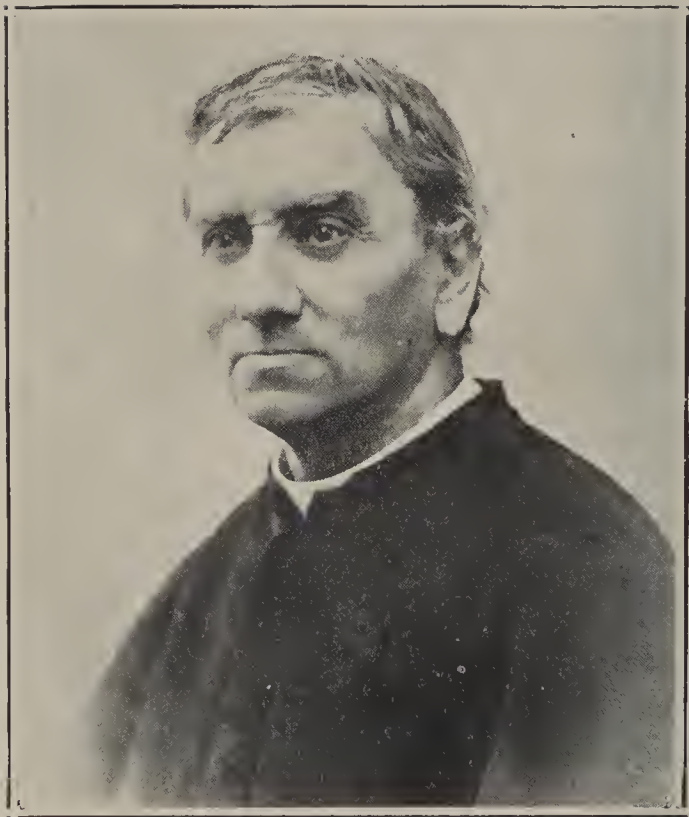
*Pour les dimanches chrétiens : Commentaires sur les Collectes, Épîtres, Évangiles des dimanches et des fêtes*. In-16, pp. 418. Avignon, Aubanel, fils aîné, 15, Place des Études, 1926.

*En lisant les Fables de Lafontaine*. (Imprimerie Valentinoise). 1927.









*Louis Le Cardonniz*

## LOUIS LE CARDONNEL

Le 25 février 1862, à Valence-sur-Rhône, Louis Le Cardonnel ouvrait au jour ses yeux prédestinés.

... Je suis né dans Valence, aux mémoires romaines,  
Qui voit bleuir les monts dans ses horizons clairs...

Valentinois de naissance, il est de souche lorraine par sa mère, femme vaillante et vertueuse qui, dès l'âge le plus tendre, lui inspire l'amour du vrai, du juste et du beau. Du côté paternel, il compte des ancêtres irlandais et normands :

... un jour vous vous êtes  
Mélés, fier sang gaël, au rude sang normand.

Sa vie, comme celle de tous les rêveurs, renferme de piquantes originalités : ne quitte-t-il pas un jour la maison paternelle pour aller vivre la vie de nature dans les champs ? La musique des vents, le chant des cigales et le murmure des ruisseaux le ravissent. On le cherche, et on le retrouve occupé à cueillir des sauterelles qu'il n'eut pas même le temps de... manger. Une autre fois, il cède aux attractions de l'école buissonnière, mais la vigi-

lance maternelle, toujours en éveil, le ramène au devoir et l'y maintient avec fermeté. Qui aurait pensé que, plus tard, le barde s'absorberait dans l'étude des Lettres et enrichirait la littérature de poésies dignes d'une anthologie française ? . . .

Au sortir de la classe enfantine, l'enfant « aux pensives prunelles » entre au vieux collège, puis au petite séminaire de sa ville natale, et, de bonne heure, il excelle dans les dissertations littéraires.

En quelques lignes, son ami, M. le chanoine Hector Reynaud nous peint le tout jeune élève : « Sous ses traits d'un ovale assez allongé et très pur de lignes, dans ses yeux bleu clair, au regard limpide et profond, dans la délicatesse de cette physionomie rêveuse, des maîtres, observateurs et psychologues à la fois, devinaient une âme déjà inquiète, aux ardeurs contenues. Ils étaient frappés d'un sens littéraire éveillé, à l'âge où d'autres ânonnent tant bien que mal la syntaxe de Lhomond ; bien plus, cet élève de treize ans eût abordé sans sourciller maint problème philosophique. » (1)

Ses études terminées, le jeune homme laisse quelque temps sa vie glisser au fil des jours, sans ambition, sans désir de gloire. Dans le splendide décor d'un jardin provençal, il se promène en

---

(1) *Ames Françaises*, p. 157.

regardant l'abeille butiner de rose en rose, et ses rêves, sont comme l'abeille, errants.

Mais sa famille ne le retient pas longtemps. Dès sa vingtième année, il s'en va tenter la fortune littéraire à Paris, alors en plein mouvement symboliste. Accueilli avec joie par les maîtres de l'heure, le jeune débutant se jette dans la mêlée : compagnon des Jean Moréas, Maurice Barrès, Charles Maurras et de tant d'autres, il fréquente les fameuses soirées de Stéphane Mallarmé, prince des symbolistes,

... Pacifique aux yeux doux,  
Transmutant toute chose en or mystérieux.

Chaque mardi, jour de réunion, le poète revient dans ce cénacle discrètement éclairé, où l'on discute sur l'art, la poésie, le poème en prose, la chronique la musique, le théâtre. En des réunions plus mêlées, il se rapproche de Verlaine. Certain soir, il rencontre le pauvre poète dévoyé, mélancolique, regardant la Seine du haut des ponts. Sans plus de façon, il le prend charitablement par le bras, et, avec des paroles fraternelles et de véhémentes exhortations, il le reconduit à sa mansarde.

Cependant, la vie des milieux littéraires de cette époque ne convient guère à son âme méditative. Sa gravité naturelle souffre au milieu de ces groupes bruyants ; naturellement délicat et réservé, il semble se mêler à regret au tourbillon fiévreux de la grande ville ; on le voit parfois s'isoler avec un confrère pour dérouler « l'écheveau d'or des longues causeries ». Mais un beau jour, brusquement, il disparaît et ses amis s'étonnent. Quelque temps se passe et le poète, la figure sereine, revient d'une retraite fermée. Que de fois, pour convertir ses amis, les symbolistes, il les entraîne aux cérémonies grandioses de Notre-Dame ! Et lorsque se déroulent les splendeurs impressionnantes d'une procession de la Fête-Dieu, il leur souffle tout bas : « N'est-ce pas que c'est beau ? Avouez donc que c'est beau. »

En 1888, tourmenté par l'appel de Dieu, il quitte le monde pour entrer au séminaire d'Issy. Il y reste six mois, puis s'en va demander le repos aux Bénédictins de Solesmes. Il revient ensuite dans sa famille, en passant par Sorrèze, toujours indécis, toujours inquiet . . .

Après deux ans d'absence, retour à Paris, où il vit dans l'intimité d'Albert Samain, et collabore comme lui aux jeunes revues catholiques du

temps. Isolé dans la foule, perdu au milieu de ceux qui l'entourent,

Il erre, s'éplorant sur la vie, il est triste ;  
Seule encore la nuit des églises lui platt.  
Il demande aux vitraux de pourpre et d'améthyste  
D'envelopper son front d'un glorieux reflet.

Et la profonde voix, la voix tendre et secrète,  
Revenant lui parler dans son charme ancien,  
Dit au Prêtre futur caché dans le Poète :  
J'ai mis sur toi mon signe, un jour tu seras mien.

Enfin, Le Cardonnel cède à l'appel toujours plus pressant, mais au prix de quelles luttes ! Ses amis le croyant perdu, mettent tout en œuvre pour l'attacher à son art. Pour y réussir, nous dit son jeune compatriote et ami, M. Pierre Richard : « les Marguerites organisent de petites soirées intimes ». Ces sympathies et ces témoignages d'affection enchantent un moment son cœur, mais ne le peuvent enchaîner. Sa décision est irrévocable. « Tu as autre chose à faire », lui répète la voix intérieure qui l'appelle vers les sommets de l'idéal sacré de la perfection sacerdotale.

Il trouve un précieux réconfort dans l'amitié de M. et Mme Delzant, qui l'encouragent et le soutiennent dans son généreux dessein. Le poète reconnaissant donnera, plus tard, à la mémoire de

sa bienfaitrice un souvenir ému, religieusement exprimé dans la belle pièce *In memoriam* :

« Lourd de pensers fiévreux, vers vous j'étais venu ;  
 En moi, j'interrogeais mon destin inconnu ;  
 Vous m'avez dit : Restez, lentement tout s'éclaire ;  
 Sur mon front votre main a passé, tutélaire,  
 Et, Vestale du Christ au regard inspiré,  
 Vous avez dans mon cœur gardé le feu sacré.  
 Puis, d'un geste vaillant, doucement énergique,  
 Vous m'avez désigné Rome théologique.  
 Moi qui devais gravir l'Autel terrible, un jour,  
 J'y suis parti, de loin suivi par votre amour.  
 Mais quand l'été flambait sur la Rome éternelle,  
 Je retrouvais, dans Aix, ô Vierge Maternelle,  
 Avec votre maison, votre hospitalité. »

Ordonné prêtre, le 11 décembre 1896, il exerce le saint ministère au vicariat de St-Donat (Drôme), puis en 1898, il passe à celui de Pierrelatte. En 1900, il entre au noviciat de Ligugé, cloîtré par « le plus gai et le plus frais des paysages » Il y rencontre Huysmans composant *L'Oblat*, et se lie d'amitié avec le célèbre converti ; par les beaux soirs d'été, tous deux se promènent, regardent la lune sur les arcades claustrales,

Épelant lentement, de son doigt de clarté,  
 Les mots de paix gravés ça et là sur les dalles.(1)

Toujours fidèle à sa mission de chanteur sacré, il publie des vers dans le Bulletin de la communauté, sous son nom de religieux : Frère Anselme

---

(1) *Hymne lunaire. Poèmes.*



Malheureusement, la délicatesse de sa santé l'enlève à sa chère famille bénédictine. Il vient donc aux portes du midi, se fortifier dans l'air natal.

Parler de Valence, n'est-ce pas encore parler du poète ? la petite patrie se reflète toujours un peu dans l'âme du lyrique et, par conséquent, dans toute son œuvre. Valence-la-Jolie, située sur la rive gauche du Rhône inspirateur, a la réputation de subir trop souvent les colères du mistral ; mais en compensation, un soleil ardent fait épanouir les fleurs et mûrir les fruits d'une très riche vallée.

Outre les beautés naturelles où l'âme s'enivre de lumière, de couleurs et de parfums, on y peut admirer plusieurs monuments, précieuses reliques d'un autre âge : le plus intéressant, est à coup sûr, la très vieille cathédrale de St-Apollinaire, bel édifice romain du onzième siècle. On remarque encore le Pendentif, sorte de mausolée de style Renaissance, érigé en 1538, pour la famille de Mistral, et deux maisons sculptées au temps de Louis XII et de François Ier. Les pèlerinages enchanteurs que le poète valentinois fera plus tard en Italie, n'effaceront jamais de son cœur les souvenirs de sa ville natale, dont le caractère

influa tant sur sa formation intellectuelle. Mais, il a hérité de ses aïeux lointains

« Le désir du voyage et l'attrait des exils. »

Une mystérieuse inquiétude semble tourmenter sans relâche cette âme à la fois ondoYante et mystique :

« Si j'aime, en purs contours, en immuables lignes,  
Les marbres se dressant dans l'or des matins bleus,  
J'aime aussi les grands vols nostalgiques de cygnes  
S'enfonçant dans un ciel d'automne nébuleux.

Ah ! que toujours l'espace, avec son amplitude,  
M'incite à souhaiter des espaces meilleurs,  
Qu'à jamais une austère et sainte inquiétude  
Me fasse soupirer vers l'immortel Ailleurs !

Pourtant, malgré les épreuves et les luttes d'une existence difficile, malgré ce manque de santé qui l'empêche de se consacrer au ministère paroissial ou de se plier à la règle monastique, il sent bien qu'il marche dans la voie tracée par la Providence, et ne regrette rien.

Il voit sur les sommets blanchir la grande Aurore,  
Il suit dans l'air du ciel de chastes visions  
Et tu chantes en vain, pour le tenter encore,  
O vieux Passé jaloux, tes incantations '

Au cours de l'année 1902, il part pour Assise, « ville où le passé gravement se prolonge ». La cité du Poverello occupe une grande place dans l'œuvre du poète. Aussi, est-ce sous la lampe franciscaine que, prêtre libre, il travaille à l'élaboration de ses « Poèmes », publiés en 1904, au «*Mercur*e de France». Un concert d'éloges sincères les accueille, les couronne même du titre de chefs-d'œuvre. Certaines de ses strophes sont de véritables prières, tant elles disent le grand élan d'une âme vers son Dieu, source infinie d'amour et de beauté. Pour bien apprécier ce poète grave et mélodieux, c'est à haute voix qu'il faut lire :

#### LA POURSUITE DIVINE

O mon Dieu, vous avez des ruses adorables  
Pour triompher des cœurs et vous les attacher,  
Car vous êtes épris de ces cœurs misérables ;

Jusqu'au bord de l'enfer, vous courez les chercher  
Et vous penchant sur eux, doucement vous leur dites  
De céder à l'Amour et de ne plus pécher.

Puis, si l'enchantement des vanités maudites  
Ne les a pas lassés, vous ne vous lassez pas,  
Vous, de renouveler vos ardentes poursuites.

Vous allez devant vous et vous tendez les bras ;  
Il faudra que demain la brebis égarée  
Y repose arrachée aux ronces d'ici-bas.

Ah ! comme en Emmaüs, dans la calme soirée,  
Qu'au moins, sur votre sein, vers le tomber du jour,  
Nous appuyions, Seigneur, notre tête éplorée !

Et que nos cœurs, longtemps cherchés par votre amour,  
Afin qu'ils n'aillent pas, rejetés de la Gloire,  
Loin de Vous, dans la nuit, se crisper sans retour,

Vous laissent remporter la dernière victoire !

Soulevé par l'attraction divine, le poète se détache de plus en plus des choses éphémères, des vanités d'ici-bas. Puis, des hauteurs où plane sa belle âme, il se retourne vers les chemins douloureux de sa jeunesse, et dans l'*Attente mystique*, il s'écrie :

... je reviens d'un long voyage amer,  
Où j'ai lassé mon cœur, et d'où je ne rapporte  
Que stérile regret d'avoir tenté la mer...

Le ciel s'éclaircit ; le soleil paraît et son âme rassérénée goûte enfin le repos. Le Lévite peut maintenant murmurer avec confiance :

Aux jours de ma jeunesse ardente et solitaire,  
Du fond de mes péchés, vous m'attiriez à Vous,  
O Dieu, dont les desseins sont voilés de mystères.

Partout vous me suiviez comme un amant jaloux ;  
Vous faniez pour mon cœur, d'avance, toutes joies ;  
Vous me faisiez pâlir des plus amers dégoûts.

Chasseur, vous m'attendiez, déguisé sous mes proies  
Et je marchais, vaincu déjà, dans vos chemins,  
Quand je croyais errer encore dans mes voies.

A présent me voici tout entier dans vos mains :  
Vous m'avez rajeuni pour votre œuvre future,  
En trompant les calculs et les pensers humains.

J'ai traversé l'angoisse et connu la torture,  
Seigneur, mais votre force a chaque fois dompté  
Les émois qui troublaient ma fragile nature.

Et maintenant, soldat de votre volonté,  
Ame en qui, par torrents, vos grâces sont venues,  
Dans le renoncement trouvant ma volupté,

Plein d'espoir je m'en vais vers des croix inconnues !

Dans les jardins ensoleillés où l'entoure une  
jeunesse ardente et joyeuse, le mystique rêveur  
d'Assise formule ainsi les préceptes de son art :  
« Rien de beau, rien de grand qui ne soit difficile. »  
Il insiste encore sur l'idéal auquel doit tendre tout  
labeur intellectuel :

La gloire à conquérir est rude, mais qu'importe  
Que nous devions un jour forcer sa sombre porte !  
Ce qui compte est d'avoir, par son âme, exalté  
Des âmes ; c'est d'avoir désiré la Beauté.

Le Cardonnel ne cache pas non plus les peines  
de toutes sortes qui attendent les vrais élus de la  
Muse. Au jeune Italien, son disciple, qui lui confie  
ses projets d'avenir, il écrit :

Toi qui rêves d'amour, toi qui rêves de gloire,  
Avant que de tenter ces périlleuses mers,  
Grave cette sentence au fond de ta mémoire :  
Le myrte et le laurier tous les deux sont amers.

Après divers séjours en Suisse et en Provence, l'infatigable pèlerin retourne à Rome... La Ville éternelle l'attire toujours. Sous le ciel bleu de l'Italie, il écrit ses chants sacrés, publiés en 1912, sous le titre : *Carmina Sacra*. Couronné par l'Académie française, comme le précédent, ce recueil renferme de belles pages qui reflètent une belle vie. Il faudrait les citer toutes, depuis les *Stances à une Carmélite* jusqu'à l'*Ascension*, modèle de poésie liturgique. Et quelle musique ! d'autant plus pénétrante que la pensée transparaît sous cette mélodie, la soutient, la vivifie.

La guerre de 1914-1918 le ramène à Valence. Il s'émeut sur le sort des héros souffrants ; la vue de leurs blessures glorieuses lui inspire de beaux accents poétiques :

Que je donne aux blessés de saintes accolades,  
Dans mes gestes portant l'attrait du Christ vainqueur,  
Que je trouve les mots qui relèvent un cœur...

Au plus intime de son être, il souffre de déchirantes angoisses en entendant « la clameur des cités que le Monstre dévaste et l'indicible cri des

enfants massacrés ». De là toute une gerbe de poèmes intitulés : *Sub signo Martis*. La foi lui parle de la vertu rédemptrice du sang versé pour la plus noble des causes. Cette

...brûlante rosée,  
Sans doute fera saint et fécond l'Avenir !

Un soir, il croit entendre le chant d'un rossignol. Au fond du feuillage sombre, le « musicien des heures étoilées », vocalise la mort du Vautour germanique et il annonce

...le jour des Résurrections,  
Une ère fraternelle aux éclatants rayons,  
La Paix, joignant enfin les mains des Nations.

Après la guerre, Le Cardonnel n'interrompt son silence que pour donner quelques chroniques religieuses dans diverses revues. En 1921, la « Connaissance » tire un fac-similé des manuscrits du poète, intitulé : *Du Rhône à l'Arno*, avec un portrait gravé à l'eau forte, par Henry de Groux. Peu de temps après, les Editions du Pigeonnier publient, en plaquette de luxe, le poème : *A sainte Thérèse*, avec des gravures sur bois, de Jou.

Entouré d'une jeunesse studieuse, Le Cardonnel s'avance ensuite d'un pas harmonieux, vers Florence et Sainte-Marie-des-Fleurs, Figline et le



Val d'Arno, La ville des Médicis l'enthousiasme toujours. « Florence est un bien tel qu'on ne peut le payer », dit-il, en contemplant ses palais et ses jardins, ses musées et ses églises ; et le soir, quand l'ombre enveloppe les dômes et les clochers, l'admiration du poète se traduit en un chant d'une grande beauté :

Étoiles qui réglez dans la nuit florentine,  
Étoiles qui brillez dans cette ombre divine,  
Où l'Arno lance à peine un éclair pâle et froid,  
Je vous regarde en haut trembler...

Quel passé se reflète en vous, clartés lointaines ?  
Sans doute vous songez à la seconde Athènes  
Que fut cette Florence en des temps abolis.

Et de ce séjour heureux, il emporte au Val d'Arno le souvenir des yeux rencontrés,

...de tels yeux,  
Qu'il semble qu'on les ait déjà vus dans les cieux.

Revenu à Valence, en 1924, le poète cède aux instances de ses amis, et nous présente de nouvelles gerbes de rimes, sous le titre bien significatif : *De l'une à l'autre aurore*. Ce recueil obtient un grand succès et mérite à son auteur deux distinctions insignes : la Croix de la Légion d'Honneur et le Prix Lasserre. Le ruban rouge (promotion



Ronsard) attaché sur sa poitrine est encore un hommage à son génie, et comme la consécration de sa renommée.

Ces nouveaux chants font suite à *Carmina Sacra* et, comme l'œuvre entière, portent une empreinte sacerdotale.

Parti de la nuance symboliste, le poète n'en a gardé que l'idéalisme. Toujours il a tendu vers une forme plus nette, plus claire, plus lumineuse. Le poète se souvient qu'il est prêtre, et comme tel, se propose non seulement d'émouvoir, mais d'instruire, de consoler, de porter vers Dieu l'âme de ses lecteurs. Aussi, ses poèmes exercent-ils sur celle-ci l'influence la plus heureuse; à travers la strophe musicale, berceuse, passe un souffle divin, qui endort les soucis et apaise le cœur souffrant de l'homme, son frère. Nul mieux que lui n'a chanté la soumission aux lois divines et les triomphes de l'Éternité.

L'auteur de *Carmina Sacra* exhale aussi des sentiments du lyrisme le plus harmonieux et le plus exquis. Qu'on en juge par ce retour sur lui-même, à l'entrée de cette période de la vie qui suit la jeunesse :

O temps de la première et généreuse sève,  
Où les yeux rayonnaient, où le pas sonnait fier !  
Il me semble à présent que ce fut comme un rêve,  
Et que c'était hier !

Mais quarante ans, hélas, me pèsent sur la tête,  
Quarante ans, tout remplis de douloureux efforts.  
Ah ! comme ils ont passé ! La vie humaine est faite  
De successives morts.

Chaque jour, sur ma route, un de mes amis tombe.  
Adieu les beaux espoirs et les désirs trop grands. . .  
L'homme est fragilité. J'ai déjà dans la tombe  
Couché tous mes parents.

Ce n'est plus le matin, dans sa fraîcheur limpide ;  
Ce n'est plus le printemps, c'est le cœur de l'été.  
Je m'avance à pas lourds sous le soleil aride  
De la maturité.

O mon Dieu, soutenez mon être misérable :  
Il me faut votre ferme et paternel secours,  
Puisque je reste seul, et que le poids m'accable  
Des travaux et des jours.

Le poète rend à merveille le charme « ambré et doré de l'automne », saison chère aux lyriques de tous les temps. On ne lira pas sans émotion ces vers exprimant nos propres méditations, amplifiées, embellies, orchestrées :

Ah ! de suprêmes fleurs la tête couronnée,  
Arrête un peu ta marche, Automne qui descends,  
Pour préparer bientôt le déclin de l'année,  
Un calme chemin d'or sous des bois jaunissants.

Prends mon front dans tes mains miséricordieuses.  
Vision souriante et pensive à demi,  
Par les après-midi lentes et radieuses,  
Devant l'eau qui reflète un beau ciel endormi.

Et quand le jour sera comme las de sa gloire,  
Fais, avec des appels par mon âme entendus,  
Monter du passé mort et de la tombe noire  
Les visages charmants de mes amis perdus.

Chœur indulgent, surgi des funéraires mousses,  
Tournant vers moi des yeux que mes doigts avaient clos,  
Qu'ils viennent, de leurs voix plus graves et plus douces,  
Me vanter leur extase et leur divin repos ;

Et que m'abandonnant sans luttes à tes charmes,  
Sentant sous ta douceur ma poitrine éclater,  
De trop de songes lourd, gonflé de trop de larmes,  
Automne, dans ma voix je te laisse chanter.

Et, comme le soir d'un beau jour, son livre se  
termine par une prière d'une inspiration si élevée  
et si sincère, d'un sentiment poétique si vrai et si  
profond :

Chaque jour un peu plus, mon Dieu, que, de moi-même,  
Je ne fasse qu'un vide où Vous deveniez tout,  
Entrez en moi, Seigneur, ô Vérité suprême,  
Vous seul qu'on puisse aimer sans trêve et sans dégoût.

Oui, je vous ai reçu ce matin à la Messe ;  
De ma tremolante voix je Vous ai consacré.  
Que j'aïlle maintenant bénissant la jeunesse,  
Les yeux clairs, le front pur, limpide et délivré.

Que tout ce que je dis passe en vigueur aux âmes :  
Elles n'ont plus de joie, elles n'ont plus d'amour ;  
Un vent froid a soufflé sur les antiques flammes.  
Nous errons dans la nuit : mais Vous êtes le jour.

Ils seront éclairés d'espoir à mon passage,  
Me sentant plein d'ardeur à la fois et de paix ;  
Mes pas les guideront si Vous me gardez sage :  
Seigneur, préservez-moi de moi-même à jamais.

Soyez-moi dans la lutte une sûre défense ;  
Entretenez sans fin ma lumière et mon feu.  
Mais j'entends l'avenir qui chante dans l'enfance :  
Je vais parmi les fils et les filles de Dieu.

Puissent les alexandrins cités au cours de cette modeste étude, inspirer une juste admiration pour le grand poète, Louis Le Cardonnel ! Il les écrivit, ces vers, dans la paix des cloîtres, avec toute l'humilité et la ferveur d'un Giovanni, le peintre des anges. Sa parole chantée est un viatique des plus efficaces offert par le prêtre et le poète :

« Tous deux consolateurs et tous deux inspirés. »

*Renée des Ormes*

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

I — LAURE CONAN . . . . .	7
II — S. É. le CARDINAL MERCIER . . . . .	63
III — LOUIS LE CARDONNEL . . . . .	105

---

## ILLUSTRATIONS

---

Vue de la Malbaie. . . . .	
Maison de Laure Conan. . . . .	
S. É. le Card. Mercier. . . . .	
Louis le Cardonnel. . . . .	





## Date Due

[illegible]



F 5009 .T87  
Turgeon, Marie Leonida Fe  
Celebrities, par Renee des Orme 010101 000



0 1163 0193962 9  
TRENT UNIVERSITY

F5009 .T87  
Turgeon, Marie Leonida Ferland.  
Celebrities.

DATE	
	ISSUED TO 3C 8338

308338

